UNIVERSITÉ LAVAL
Faculté des sciences sociales
Département d'anthropologie

VERS UNE ALIMENTATION TERRITORIALISÉE ET DURABLE
UNE RECHERCHE PARTICIPATIVE POUR COMPRENDRE LE SYSTÈME ALIMENTAIRE DE QUÉBEC

Formes et significations du jardinage d'autoproduction :

une ethnographie des potagers domestiques québécois

RAPPORT DE RECHERCHE

Josyanne Proteau

Manon Boulianne

Décembre 2020

Table des matières

INTRODUCTION **1**

1. RECHERCHES EXISTANTES ET MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE **2**

1.1 ETHNOGRAPHIES DE JARDINS D'AUTOPRODUCTION ET ENQUÊTES SUR LES PRATIQUES ET DISCOURS ASSOCIÉS AUX POTAGERS DOMESTIQUES 2
1.2 MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE : LA CUEILLETTE ET L'ANALYSE DES DONNÉES 5

2. LE JARDIN ARCHÉTYPAL ET LE JARDIN PLURIVERSEL **7**

2.1 LES ÉLÉMENTS DE DÉFINITION DE DEUX RÉCITS DISTINCTS 8
2. 2 L'AMÉNAGEMENT DU POTAGER ET LES VARIÉTÉS CULTIVÉES 9
2.2.1 L'archétype du XXe siècle : le potager des grands espaces *10*
2.2.2 Le pluriversel : le jardin des possibles *12*

3. UNE SAISON DE JARDINAGE **18**

3.1 LES SEMIS ET LES PRÉPARATIFS 18
3.2 LA MISE EN TERRE DES SEMENCES ET DES PLANTS 21
3.3 L'ENTRETIEN DES ZONES DE CULTURE 23
3.3.1 Observer *24*
3.3.2 Limiter la prolifération des plantes adventices *25*
3.3.3 Arroser *26*
3.3.4 Enrichir le sol *27*
3.3.5 Réaménager *28*
3.3.6 Composer avec les ravageurs *28*
3.3.7 Tuteurer et diriger *30*
3.3.8 Tailler et entretenir *31*
3.4 LES RÉCOLTES ET LES UTILISATIONS DE LA NOURRITURE ISSUE DU JARDIN 32
3.5 LA FERMETURE DES JARDINS 36
3.6 LES LEÇONS TIRÉES DE L'OBSERVATION RÉPÉTÉE DU JARDIN 37
3.7 LE POTAGER À TRAVERS LE TEMPS 39

4. LES DIMENSIONS SYMBOLIQUES DU JARDINAGE **41**

4.1 POURQUOI FAIRE UN JARDIN ? FONCTIONS DU POTAGER, MOTIVATIONS ET BÉNÉFICES RETIRÉS 41
4.1.1 L'archétype du XXe siècle : un potager nourricier, d'abord et avant tout *41*
4.1.2 Au-delà de la production : le jardin pluriversel, un lieu d'expression *43*
4.2 LES SOURCES ET LES MODES DE TRANSMISSION DES SAVOIRS 48
4.2.1 L'archétype du XXe siècle : de la famille à la terre *49*
4.2.2 Le jardin pluriversel : des sources d'apprentissage diverses *50*
4.3 LE JARDINAGE, À LA CROISÉE DU TRAVAIL ET DU LOISIR 51
4.3.1 Le jardin archétypal : jardiner, un travail exigeant mais satisfaisant *51*
4.3.2 Jardiner à la pluriverselle : un loisir épanouissant *52*

CONCLUSION **54**

BIBLIOGRAPHIE **57**

Introduction

La recherche sociale sur l'agriculture urbaine d'autoproduction a connu une expansion fulgurante depuis le milieu des années 1990. En Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, plusieurs disciplines des sciences sociales (géographie, sociologie, anthropologie, travail social) se sont penchées, au cours des 25 dernières années, sur les jardins partagés, qu'ils prennent la forme de jardins communautaires ou collectifs. Au Québec, les travaux de Boulianne (1998, 1999, 2001, 2002) comptent parmi les études pionnières sur le sujet. Ils ont été suivis par d'autres études qui se sont intéressées aux dynamiques d'implantation et aux retombées sociales, environnementales et économiques des jardins partagés (Boulianne 2006, 2009, 2010, 2014; Bouvier-Daclon et Sénécal 2001; Courville 2008; Duchemin et al. 2009; Paquette 2002; Payant-Hébert 2013; Reyburn 2002; Duchemin et al. 2010, entre autres). Les potagers domestiques, c'est-à-dire ceux qui sont aménagés sur des terrains privés attenants à une résidence principale n'ont pas, de leur côté, suscité un intérêt semblable de la part de la recherche. Une étude datant de 1986 les concerne spécifiquement : la thèse de maitrise en ethnologie de Michèle Paradis intitulée « Les incidences du jardin-potager dans la vie domestique ». Son auteure s'y intéresse aux potagers du Québec rural des années 1930, 1940, 1950, aux particularités de leur aménagement, aux raisons de leur existence et au travail qu'y réalisaient les femmes. Ensuite, plus rien jusqu'en 2016, lorsque le laboratoire sur l'agriculture urbaine (AU/LAB), rattaché à l'Université du Québec à Montréal, décide de les intégrer à son projet de recherche sur l'agriculture urbaine de la région métropolitaine de Montréal. Celui-ci a pour objectifs principaux de caractériser l'agriculture urbaine de la région et de mesurer ses retombées pour la sécurité alimentaire et la santé publique (AU/LAB 2020). Pour le moment, une étude s'intéressant plus particulièrement aux jardins individuels, sur le territoire de Terrebonne, a été publiée (Reynaud 2018). En somme, les manières de jardiner dans les potagers individuels attenants à la résidence et le sens accordé à cette activité, au Québec, restent très peu documentées.

Notre recherche visait à combler cette lacune[1]. Elle s'intéresse aux pratiques et aux significations associées au potager domestique, ainsi qu'aux transformations qu'elles ont subies depuis une soixantaine d'années. Les questions de départ étaient les suivantes : En quoi les pratiques de jardinage des gens nés avant 1960, qui sont aujourd'hui âgés de 60 ans et plus, diffèrent-elles de celles des plus jeunes ? Comment les femmes et les hommes s'investissent-ils dans cette activité ? La conçoivent-ils comme un loisir, un travail de soin (pour soi, sa famille ou l'environnement), une activité productive ? Que fait-on des fruits, légumes et autres aliments produits dans le jardin ? Les méthodes culturales utilisées dans les potagers domestiques varient-elles selon que l'on cultive en milieu rural ou urbain ou selon le genre, la génération, voire la classe sociale ? Lors d'une recherche ethnographique

[1] Nous tenons à remercier le réseau VRM (Villes Régions Monde), qui a permis la réalisation de cette étude.

menée dans la région de Québec en 2018, nous avons cherché réponse à ces questions. Le présent rapport fait état de la démarche et des résultats de notre étude.

Le rapport compte quatre chapitres. Dans le premier, nous présentons les écrits issus de démarches semblables à celle que nous avons effectuée dans la région de Québec, mais menées ailleurs, de même que la méthodologie utilisée sur le terrain et à l'étape de l'analyse des données. Par la suite, dans le chapitre 2, nous distinguons deux modèles types de jardins, soit le potager archétypal du XXe siècle et le « jardin pluriversel », qui diffèrent dans la manière de les aménager, mais aussi quant aux référents sur lesquels s'appuient les jardinières et les jardiniers pour expliquer leurs pratiques. Le chapitre 3 contient une description détaillée de l'ensemble des activités réalisées au cours d'une saison de jardinage, depuis le choix des semences jusqu'à la récolte, la mise en pots ou le don de légumes en fin de saison. Le chapitre 4 aborde les dimensions non plus matérielles, mais plutôt symboliques du jardinage. Les motivations qui animent les jardiniers et jardinières, les significations attribuées à leurs activités de même que les bénéfices retirés du jardinage font l'objet de sa première partie. Ensuite, sont abordées les manières dont les savoirs des sont acquis et transmis ainsi que le statut accordé à l'activité de jardinage par les personnes qui le pratiquent. En conclusion, nous revenons sur les principaux constats qui se dégagent de notre enquête. Celle-ci permet de mettre en évidence les préoccupations et les aspirations des personnes qui s'investissent dans un jardin potager, à la maison. Elles ont tout à voir avec la préfiguration de modes de vie dans lesquels les citoyennes et les citoyens, citadins ou ruraux, ne sont pas que des consommateurs.

1. Recherches existantes et méthodologie de la recherche

Au vu de l'absence quasi-totale, au Québec, de travaux de recherche s'intéressant aux pratiques et aux significations associées aux potagers domestiques, il nous a semblé d'intérêt d'examiner des études visant d'autres types de jardins, mais reposant sur la méthode que nous souhaitions mobiliser, soit l'ethnographie, ainsi que des travaux menés sur les potagers domestiques, dans une perspective semblable à la nôtre mais ailleurs qu'au Québec. Dans les paragraphes qui suivent, nous rendons compte de ces études pour ensuite présenter, dans ses dimensions méthodologiques, la démarche réalisée dans le cadre de notre projet.

1.1 Ethnographies de jardins d'autoproduction et enquêtes sur les pratiques et discours associés aux potagers domestiques

Françoise Dubost (1984), Florence Weber (1998) et Frédérick Guyon (2008) ont réalisé des études ethnographiques sur le jardinage en France. Dans leurs publications, elles et il décrivent de manière détaillée différents types d'aménagements et de pratiques de

jardinage, de même que les significations que leurs protagonistes leur accordent, tout en considérant les rapports sociaux au sein desquels ces personnes sont insérées.

Dans son ouvrage intitulé *Côté jardins* (1984, réédité en 2000 avec un nouveau titre, *Les jardins ordinaires*), Françoise Dubost mobilise une perspective historique et sociologique pour exposer l'évolution du jardin potager en France depuis le milieu du 19e siècle. Par la suite, elle livre les fruits d'une enquête ethnographique menée sur le temps long, ce qui lui permet de décrire avec force détails les aménagements, les pratiques culturales, la division du travail selon le sexe, les usages des fruits et légumes issus du potager et, par-dessus tout, les satisfactions que tirent de leur labeur les jardiniers et jardinières qu'elle y a côtoyés. Situés à proximité de la maison détachée ou dans un jardin communautaire, les potagers décrits dans son livre sont le fait de savoir-faire en partie hérités, qui sont amalgamés à des connaissances nouvellement acquises. Le résultat : des manières inédites de faire au travers desquelles s'exprime, au-delà des normes changeantes du beau et du bon, la capacité créative des jardiniers et jardinières. Dans cet ouvrage, elle insiste sur l'unicité de chaque jardin et sur la diversité des pratiques culturales observées au sein de la classe populaire qui, à la fin des années 1970, ne jardine plus par nécessité comme le faisaient les ouvriers de la fin du XIXe siècle, mais pour le plaisir de l'autoproduction.

Florence Weber, dans l'ouvrage *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du 20e siècle* (1998), se penche sur les jardins familiaux[2] français dans une perspective historique, notamment, s'intéressant comme Dubost avant elle à l'évolution des politiques les concernant et à celles des pratiques qui s'y déploient. Par ailleurs, à partir d'une enquête ethnographique menée au début des années 1990 dans trois jardins localisés dans autant de villes, elle distingue deux esthétiques du jardin : une esthétique de la production et une esthétique de la contemplation. La première est associée aux ouvriers et la seconde, aux jardiniers faisant partie de la catégorie socio-professionnelle des cadres moyens et supérieurs (Magri 2008). Au sein de la catégorie des ouvriers, elle remarque que certains, les moins bien nantis, attribuent au jardin une fonction surtout alimentaire, tandis que les autres cherchent à mettre en avant un jardin à la fois productif, beau et bien tenu, un jardin « propre », dont les qualités esthétiques et le rendement contribuent à rehausser le statut social de ces jardiniers - des hommes, en grande majorité.

Dans un article qui rend compte d'une enquête plus récente menée, elle aussi, au sein de jardins familiaux en France, Frédérick Guyon (2008) est parvenu à des résultats semblables. Son enquête, menée dans des jardins familiaux de Strasbourg, s'est penchée

[2] Les jardins dits familiaux, en France, correspondent *grosso modo* aux jardins communautaires du Québec, faits d'un ensemble de parcelles individuelles contiguës, mais les parcelles y sont de plus grandes dimensions. En plus de compter une remise à outils, certaines parcelles disposent d'un abri (cabane) où il est possible de s'abriter en cas de mauvais temps, voire de passer la nuit. À la fin du XIXe siècle, quand ils sont apparus, ils portaient le nom de jardins ouvriers. Leur appellation a été modifiée au début des années 1980.

sur la fonction et l'aménagement des jardins, qu'il a mis en parallèle avec « les caractéristiques socioculturelles des acteurs » (Guyon 2008 : 135). Son approche s'inspire des travaux de Bourdieu (1979) sur les liens entre goûts et appartenances de classe. Il distingue trois types de parcelles, qu'il qualifie de « jardin potager », de « jardin loisir » et de « jardin mixte ». Dans le « jardin potager », la fonctionnalité est primordiale. Ce type de jardin constitue d'abord et avant tout un « atelier de production » pour les jardiniers, des hommes essentiellement, lesquels ont une origine sociale ouvrière. Le « jardin loisir » est inséré dans un jardin plus vaste où abondent les fleurs. Aménagé par des cadres moyens et des professionnels, la fonction de villégiature l'emporte sur la fonction nourricière. Enfin, dans le « jardin mixte », les fonctions productives et de loisir sont toutes deux mises en avant. Celui-ci rappelle le potager « propre » identifié auparavant par Weber, cet « atelier ostentatoire où le souci de la production et de l'économie se donne à voir » (Weber, 1998 : 214 citée dans Guyon 2008 : 132). Ce jardin est associé à des ménages ayant une origine sociale ouvrière mais qui connaissent une ascension sociale.

Plus récemment, Van Heezik et al. (2012) ainsi que Larder et al. (2014) ont réalisé des recherches s'intéressant spécifiquement aux potagers domestiques attenants à une résidence principale. Les premiers ont mené en 2009-2010, dans la ville de Dunedin, en Nouvelle-Zélande, une enquête auprès de 55 ménages possédant un jardin domestique. Le but de leur étude était de documenter la contribution du jardinage à l'établissement de relations nouvelles ou différentes entre les personnes qui le pratiquent et la nature. Basée sur l'administration d'un questionnaire et une dizaine de visites à chacun des ménages participants, cette recherche a révélé que le jardin était d'abord et avant tout associé à la santé et au bien-être. Sont aussi ressortis comme éléments significatifs sa fonction de liant social et, dans une moindre mesure, l'idée qu'il permet un rapprochement avec la nature. Pour leur part, Larder et al. (2014 : 57) se sont intéressés aux « valeurs et aux significations que les jardinières et jardiniers associent à leurs pratiques » (notre traduction), ce qui constitue un des objectifs de la recherche que nous avons menée à Québec. Ces auteurs ont, eux aussi, remarqué qu'il y a eu « très peu de recherches portant sur ce qui motive exactement les gens à cultiver des aliments dans un contexte domestique » (Larder at el. 2014 : 59-60; notre traduction). Leur étude a été réalisée à Brisbane (Australie), où ils ont mené des entretiens avec huit personnes ayant un potager domestique de même qu'avec six employés de la municipalité. Ces entretiens ont révélé que le jardinage domestique était associé par les personnes interrogées (ce qui ne signifie pas qu'il en soit ainsi dans les faits), au droit et à la capacité des citoyens de faire des choix alimentaires et de les mettre en action, à des pratiques favorisant la « durabilité » du système alimentaire et le « renforcement des communautés » (« *community building* »), ainsi qu'au droit et à la capacité de reproduire des pratiques traditionnelles ou héritées du passé.

Notre propre travail sur les potagers domestiques visait essentiellement à vérifier comment les pratiques et les représentations du jardinage domestique avaient changé (ou pas) au

cours des dernières décennies, dans un contexte où les préoccupations environnementales se sont fait plus présentes dans l'espace public et où l'agriculture urbaine d'autoproduction est de plus en plus plébiscitée, dans le monde et au Québec, aussi bien par les citoyennes et citoyens que par des organisations publiques (municipalités, ministère de l'Agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec) et privées (comme les Urbainculteurs ou Vivre en ville) comme moyen de nourrir, éduquer, embellir, favoriser la création de liens dans la collectivité, réduire les îlots de chaleur et éviter le ruissellement des eaux de pluie, entre autres. Notre recherche ethnographique a reposé sur une démarche essentiellement inductive, comme celle adoptée en leur temps par Dubost (1984) et Weber (1998).

1.2 Méthodologie de la recherche : la cueillette et l'analyse des données

La méthodologie utilisée dans notre recherche relève essentiellement de l'ethnographie. L'observation participante et la réalisation d'entretiens informels et semi-dirigés ont permis de produire des descriptions détaillées des pratiques culturales et de faire émerger, à partir du discours des participantes et des participants, certains éléments de sens associés à ces activités. Afin de documenter le cycle complet d'une saison de jardinage, on a choisi de réaliser un terrain de recherche s'étalant de juin à octobre, au cours duquel les ménages participants seraient visités à plusieurs reprises. Une moyenne de cinq visites par jardin a été prévue, chacune d'une durée d'une à trois heures. Étant donné que le travail de terrain allait être réalisé par une seule personne, sur une période de cinq mois, on a constitué un échantillon relativement réduit de dix ménages, jugé optimal au regard de la méthodologie privilégiée.

La collecte de données a eu lieu à l'été 2018. La première autrice de ce rapport a recruté, dans la grande région de Québec, dix ménages ayant aménagé un potager sur le terrain de leur domicile. Elle a veillé à concevoir un échantillon diversifié sur les plans de l'âge, du genre et du milieu de vie des personnes impliquées. Des participantes et participants potentiels ont été contactés par l'entremise du Réseau d'Agriculture urbaine de Québec (RAUQ) et d'une personne qui agit comme animatrice de jardins dans la ville de Québec; ces personnes ont reçu une annonce de recrutement. L'annonce a aussi été publiée sur la page Facebook du groupe « Jardin, potager du Québec - Un jardin pour la vie ! », dédié à l'entraide et au partage entre des jardinières et jardiniers de tous âges de la province de Québec. L'ethnographe a aussi été mise en contact avec des participantes et participants potentiels par l'entremise de personnes membres de réseaux personnels.

L'échantillon ainsi constitué comprend des personnes qui jardinent seules, des personnes qui jardinent avec l'aide de certains membres de leur ménage (enfants et conjoints) et d'autres pour lesquelles le jardin est un projet commun aux membres d'un couple ou d'une famille. Trois des dix ménages concernés incluent des enfants d'âge scolaire ou préscolaire. Ces derniers sont plus ou moins impliqués dans le jardin, selon leurs capacités et leur

niveau d'intérêt. Les personnes considérées comme des participantes et participants sont celles qui s'impliquent sur une base régulière dans le potager. Il peut donc y avoir une seule ou plusieurs personnes participantes par ménage. Aucun enfant n'a été considéré comme un participant ou une participante à la recherche. Il convient aussi de préciser que, dans les cas où plus d'une personne du ménage participait à la recherche, nous avons distingué les personnes *responsables* (ce sont elles qui prennent les décisions qui ont trait au jardin) de celles qui sont *en appui*. Ces dernières participent aux tâches du jardin en suivant les directives fournies par les personnes responsables.

Parmi les dix potagers étudiés, quatre sont travaillés par des personnes de trente-cinq ans et moins et quatre par des personnes de soixante ans et plus. Un autre est le fruit du travail de trois générations de la même famille (individus âgés de 75, 51 et 21 ans). Le dernier est réalisé par une personne qui se situe hors de ces deux groupes d'âge (45 ans). Les personnes responsables sont des femmes pour six de ces potagers, des hommes pour trois autres et des personnes des deux genres pour le potager intergénérationnel. Quant au type d'habitation et au terrain dédié au jardinage, précisons que trois ménages logent dans un immeuble locatif ou coopératif dans la Ville de Québec et jardinent sur leur balcon ainsi que sur le terrain partagé de l'immeuble. Quatre ménages habitent une maison unifamiliale située dans l'agglomération de Québec ou une autre municipalité du territoire visé; ils disposent d'un terrain attenant à la maison et dont la taille varie entre 495m^2 et 1 225m^2. Finalement, trois des ménages participants résident en zone rurale, dans une maison unifamiliale, et jardinent sur un terrain ayant une superficie totale de plus de 1 300m^2.

Nombre de jardins potagers inclus dans l'échantillon selon les caractéristiques des personnes impliquées et du milieu de résidence

Âge des jardinières et des jardiniers	Genre des personnes responsables du jardin	Type d'habitation	Milieu de résidence
< 35 ans : 4 jardins	Femmes : 6	Appart : 3	Urbain : 7
> 60 ans: 4 jardins	Hommes : 3	Maison unifamiliale : 7	Rural : 3
75+51+21 ans: 1 jardin			
45 ans: 1 jardin			

Au cours de la saison, chaque ménage a été visité de deux à sept reprises. Les visites ont duré une heure et quarante-cinq minutes en moyenne. L'ethnographe menant l'enquête sur le terrain accompagnait alors les jardinières et jardiniers dans leur potager et, quand l'occasion s'y prêtait, participait aux différentes tâches en cours. Certaines personnes aimaient profiter de la présence d'une « assistante » pour travailler activement dans le jardin, que ce soit à la mise en terre, au désherbage, au tuteurage ou aux récoltes. Ces moments de jardinage étaient l'occasion d'observer les méthodes utilisées, les gestes

effectués, l'ambiance, le rythme et la division du travail entre les personnes présentes, ainsi que les types d'outils et d'intrants utilisés. Il arrivait aussi qu'il n'y ait pas de tâches à effectuer, que les conditions climatiques s'avèrent rédhibitoires ou que les participants n'aient pas le goût de jardiner au moment de la visite. Dans ces cas, il leur était plutôt demandé de « faire le tour » du jardin avec l'enquêteuse. Les visites commentées qui s'ensuivaient se sont avérées, à tout coup, riches en informations sur les variétés cultivées, les méthodes culturales choisies, les interventions réalisées dans le jardin depuis la dernière visite, ainsi que le processus d'évaluation des besoins des plants. Dans tous les cas, les personnes étaient questionnées sur leur parcours (leur initiation au jardinage, ce qui les a menées à jardiner, les défis, réussites et échecs de leurs expériences passées), leurs motivations actuelles, les bénéfices retirés de l'activité, leurs attentes, aspirations et projets, les sources de leurs savoirs en jardinage, leurs choix de variétés et de méthodes culturales, leurs habitudes alimentaires et d'approvisionnement plus générales et, finalement, les façons dont elles disposent des récoltes. Comme ces entretiens n'étaient pas enregistrés, des notes détaillées étaient rédigées après chaque rencontre.

Par la suite, en considérant les données produites dans leur ensemble, certaines transformations des pratiques de jardinage ayant eu lieu au cours des dernières décennies se sont révélées. En effet, malgré la grande diversité des façons de pratiquer le jardinage et d'en faire sens, certaines pratiques et significations attribuées au jardin se sont avérées être plus anciennes et d'autres d'origine plus récente. Les plus anciennes correspondent en bien des aspects au portrait général ressortant du travail de Paradis (1986) sur les potagers domestiques du monde rural québécois de 1935 à 1965. Elles témoignent de la persistance de certaines manières de faire qui se sont transmises d'une génération à l'autre. Les pratiques plus récentes, pour leur part, font écho à la littérature sur l'agriculture urbaine contemporaine (entre autres Bhatti et al. 2009, Van Heezik et al. 2012, Larder *et al.* 2014; Reynaud 2018). Elles se distinguent des premières en plusieurs aspects, notamment par le fait qu'elles se déploient en des aménagements très diversifiés et ce, dans des espaces et des environnements tout aussi variés. Nous abordons de manière détaillée ces différents manières de faire dans le prochain chapitre.

2. Le jardin archétypal et le jardin pluriversel

Dans ce rapport de recherche, nous avons décidé de poser un regard comparatif sur les manières de jardiner et de faire ressortir leurs contrastes et leurs similitudes, en rédigeant deux récits qui mettent en relief les pratiques et les significations associées à chacune d'entre elles.

2.1 Les éléments de définition de deux récits distincts

Nous distinguons *l'archétype du potager du XXe siècle* et *le jardin pluriversel*. Ces récits sont composés des éléments observés dans les jardins et de ceux tirés des entretiens avec les participantes et participants. Nous y montrons que les manières de jardiner correspondent à des valeurs, des idéaux et des imaginaires qui concernent, certes, la culture de la terre, mais aussi d'autres aspects de la vie, des rapports sociaux et des rapports à l'environnement. En effet, jardiner, c'est produire des fruits et légumes, certes, mais c'est aussi créer du « beau » et du « bon », entrer en relation avec la nature et les autres personnes, produire et transmettre des savoirs. En créant ces récits, qui sont aussi des types « idéaux » de jardin, nous voulions situer le jardinage dans des ensembles de pratiques et de sens plus vastes, tout en accordant une grande place à sa dimension expérientielle, dont nous avons tenté de rendre compte par le biais d'une description détaillée des actions et des procédés observés sur le terrain.

Le premier récit, qui renvoie à l'archétype du potager du XXe siècle, concerne des façons de faire et des significations actuelles du jardinage, mais qui s'inscrivent en continuité avec des pratiques anciennes. Cette continuité est visible notamment dans la forme que prennent les potagers : ils sont aménagés en longues rangées, en pleine terre, de façon très similaire aux potagers du milieu rural québécois des années 1930 à 1960 décrits par Paradis dans son mémoire de maîtrise (1986). Elle est présente également dans le fait qu'en parlant de leur jardin, les personnes rencontrées font référence au passé, à des savoirs appris il y a quelques décennies, aux manières traditionnelles de faire un potager au Québec. Sans nécessairement reprendre telles quelles toutes les anciennes façons de faire, on les évoque et on s'y réfère constamment, qu'il s'agisse de discuter du moment de transplanter, de l'entretien des plants ou des manières de conserver les légumes.

Pour créer ce récit, nous nous sommes appuyées, dans un premier temps, sur des observations et des entretiens réalisés dans deux des potagers visités, lesquels sont cultivés par des personnes âgées de soixante ans et plus et qui résident en zone rurale. Dans leur famille, les activités de jardinage n'ont jamais été complètement interrompues au fil des générations; certains savoirs ont donc traversé le temps et des pratiques spécifiques se sont maintenues. Dans un de ces jardins, qui est intergénérationnel, les pratiques et discours des membres de deux générations successives, âgés de 75 ans et de 50 ans, se rejoignent. La représentante de la génération suivante (21 ans), pour sa part, si elle adopte la plupart des techniques de ses parents et grands-parents pour travailler dans le jardin familial, a des opinions différentes sur plusieurs aspects; son discours correspond davantage à celui qui fonde le second récit.

Les données utilisées pour construire la catégorie du jardin archétypal proviennent aussi, plus largement, d'éléments issus des souvenirs de jeunesse d'autres jardinières et jardiniers

âgés de plus de soixante ans et de témoignages particulièrement vivants de participantes et participants âgés de moins de trente-cinq ans qui ont raconté certaines histoires, héritées de leurs parents, sur les manières dont on jardinait dans les années 1970.

Le second récit, celui qui correspond au type du *jardin pluriversel*, rend compte, quant à lui, de formes de jardinage qui ont émergé au cours des dernières décennies, dans un contexte social, économique, politique et culturel fort différent de celui ayant modelé le potager archétypal. Désormais plus hétéroclite, ouvert aux possibilités et à l'exploration, le jardinage a gagné de nouveaux publics et acquis de nouvelles significations. Ici, les jardins sont des lieux personnalisés, où les jardinières et jardiniers s'expriment sur le système alimentaire, sur des enjeux écologiques et politiques, sur les liens de leurs contemporains à l'environnement et la place accordée à ce dernier dans la société québécoise. La notion de pluriversalité a émergé dans la littérature post-moderne et décoloniale à partir de la fin des années quatre-vingt-dix. Il s'agit d'un concept qui invite à considérer une diversité de façons d'être au monde (Escobar *et al.* 2018), à explorer la mise en relation d'univers de sens différents et à rendre possible « l'acceptation positive de la diversité dans son irréductibilité » (Eberhard 2019). C'est pour mettre l'accent sur la diversité et sur l'irruption du pluralisme (Eberhard 2019) dans une vision auparavant beaucoup plus homogène du potager que le concept de pluriversalité lui a été associé.

Ce récit est construit à partir des discours et des pratiques des participantes et participants dont les activités s'inscrivent dans le type de démarche personnalisée que le qualificatif « pluriversel » vise à mettre en relief. Il s'agit de personnes de tous âges, qui viennent de milieux très variés et qui habitent autant à la campagne qu'en banlieue ou en centre-ville. Trois des jardins où prédomine le récit pluriversel sont le fait de personnes de soixante ans et plus, quatre de personnes de trente-cinq ans et moins et un d'une personne d'âge mitoyen (45 ans). L'un d'eux se trouve en zone rurale, quatre en banlieue, villages ou villes de faible densité et trois en zone urbaine dense. La majorité des personnes jardinent seules ou avec un appui variable de personnes de la maisonnée, sauf en un cas, celui d'un couple dont les deux membres sont aussi investis l'un que l'autre dans le jardin.

C'est en référant à ces deux récits que, dans la prochaine partie du rapport, on décrit les aménagements et les pratiques de jardinage observés sur le terrain.

2. 2 L'aménagement du potager et les variétés cultivées

Dans les pages qui suivent, il est question de la localisation, de la morphologie (taille, aménagement, disposition des plantes) et de l'esthétique des jardins potagers qui ont fait l'objet de cette étude. On y aborde aussi les variétés de plantes cultivées, qu'elles soient comestibles ou non.

2.2.1 L'archétype du XXe siècle : le potager des grands espaces

Le potager archétypal est un potager de grandes dimensions aménagé en pleine terre, dans un espace vaste et dégagé. Il est organisé en planches de culture longues et étroites, séparées par des allées dans lesquelles on peut circuler. Une planche de culture héberge une seule variété, semée ou plantée en une ou deux rangées, chaque individu à égale distance l'un de l'autre. Tout y a, en début de saison, une apparence bien ordonnée : chaque variété a son emplacement, les rangées sont bien droites et régulières et les mauvaises herbes sont retirées de toute la superficie du potager. Les plants de tomates sont tuteurés de façon à ce qu'ils poussent droit et des treillis de cordes ou des grillages métalliques sont installés près des plants grimpants comme les pois et certaines variétés de haricots afin qu'ils s'étendent vers le haut. Cet aspect ordonné peut s'atténuer au fil de la saison, suivant la croissance des plants et le temps investi par les jardiniers et jardinières pour préserver la valeur esthétique de leur potager.

Crédit photo : Josyanne Proteau

Les variétés cultivées dans ces grands potagers sont principalement choisies en fonction des besoins et des préférences alimentaires du ménage. Généralement, ce sont des variétés qui étaient également cultivées dans les potagers du XXe siècle et qui font partie de l'alimentation usuelle des membres du ménage. Par exemple, Josée[3] (63 ans), explique son choix de cultures en ces mots :

[3] Tous les prénoms utilisés dans ce texte sont des pseudonymes.

> Pour moi, c'est important d'avoir toujours des carottes sous la main, parce que j'en cuisine tous les jours. J'en cultive donc pour en avoir toute l'année. Des patates aussi, c'est important, parce que mon conjoint en mange tous les jours comme accompagnement. Des choux, pour les salades et les soupes, aussi. Puis des petits pois, qu'on a besoin pour les pâtés au poulet.

On peut classer les cultures qu'on retrouve dans ces jardins en trois catégories: 1) les variétés « de saison », consommées à la sortie du potager; 2) les fruits et légumes que l'on transforme pour les conserver; 3) les légumes de conservation. Parmi les variétés destinées à la consommation immédiate, on trouve quelques légumes-feuilles, dont la laitue et les épinards, les maïs, ainsi que des fruits et légumes de la seconde catégorie. Cette seconde catégorie comprend, notamment, les tomates, concombres, haricots et pois. Ce sont des aliments qui peuvent être consommés frais au cours de la saison, mais qui peuvent aussi être transformés pour en assurer la conservation (ils ne peuvent être conservés longtemps sans être transformés). La dernière catégorie, constituée des légumes de conservation, comprend les légumes racines, dont les betteraves, carottes, pommes de terre et rutabagas, les légumes bulbes comme l'ail et les oignons, les choux et les courges. Ces légumes et ces fruits peuvent être conservés tels quels ou séchés, et ce, pour des périodes variables pouvant aller de quelques semaines à une année complète.

En dehors de ces activités de production habituelles, certains jardiniers et jardinières cultivent des arbres, arbustes fruitiers et autres vivaces ainsi que, dans certains cas, quelques aromates (principalement du persil) ou plants de variétés non coutumières, par intérêt ou par curiosité.

Alors que dans le potager on trouve des plantes cultivées à des fins nourricières, les plates-bandes aménagées sur le terrain adjacent à la résidence sont vouées à des cultures décoratives. Garnies de fleurs, d'arbustes et d'autres plantes ornementales, elles sont généralement aménagées en devanture de maison ou près des zones habitées, en bordure des installations ou sous les arbres. Il y a donc une distinction marquée entre les espaces productifs et les espaces décoratifs, bien qu'ils soient tous deux régis par des normes esthétiques renvoyant à l'ordre et à l'uniformité.

Crédit photo : Josyanne Proteau

Cette façon de cultiver est tributaire de l'accès à de grands espaces. Dans les potagers, les plants sont éloignés les uns des autres afin que leurs conditions de croissance soient idéales et on en sème plusieurs de chaque variété afin d'obtenir un approvisionnement alimentaire substantiel. Également, un certain nombre des variétés exploitées se cultivent beaucoup mieux en pleine terre qu'en bacs ou en pots, comme c'est le cas pour les légumes racines. Pour entreposer ces derniers au frais afin de les conserver, il faut aussi disposer d'installations adéquates : une cave ou un caveau. Pour finir, ces méthodes culturales sur de grandes parcelles nécessitent des outils et des équipements encombrants (comme les rotoculteurs, bêches, sarcleurs, pelles, râteaux, tuteurs et treillis de grande taille et variés, etc.), qui doivent aussi être entreposés.

2.2.2 Le pluriversel : le jardin des possibles

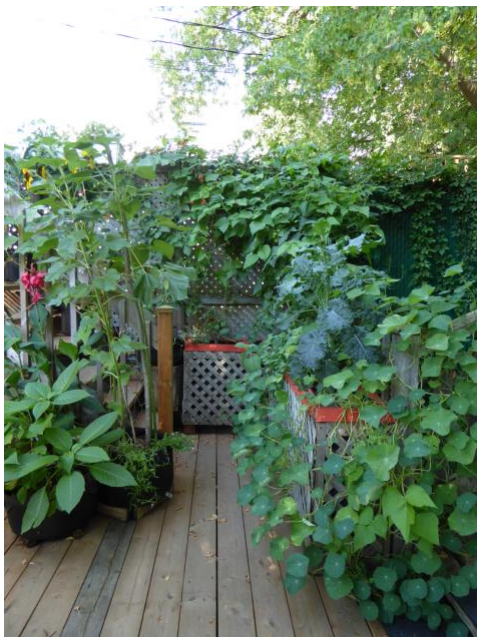
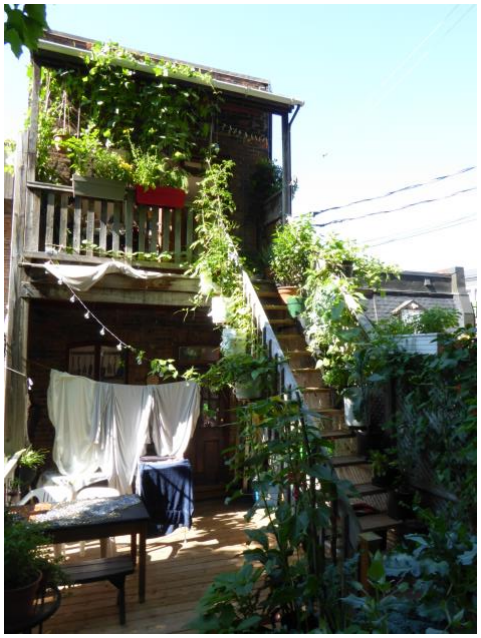
Dans le jardin pluriversel, les cultures se déploient dans des lieux diversifiés, des balcons et cours partagées en ville aux grands espaces du monde rural, en passant par des terrains privés de banlieues ou de villages. Les personnes qui jardinent composent avec des possibilités et des contraintes très différentes en fonction des caractéristiques de l'espace dont elles disposent.

En ville, les cultures se font sur les balcons ou dans les cours des immeubles, en pots, en bacs et parfois en pleine terre. Les possibilités de culture offertes par les terrains en milieu urbain dense sont variables : certaines cours sont recouvertes en grande partie de gravier, d'autres sont en terre battue ou gazonnées et d'autres encore sont majoritairement occupées par des balcons et plateformes de bois. Pour jardiner dans ces conditions, toutes sortes de contenants sont utilisés, dont des seaux, des jardinières, des pots en plastique, en terre cuite ou en toile géotextile (dits « Smart Pots »). Une participante utilise de gros barils de métal de deux pieds de diamètre, qu'elle a sciés en deux et peints de couleurs vives. D'autres

réalisent des contenants avec réservoir d'eau intégré en emboitant deux seaux de plastique; l'espace de quelques centimètres entre les deux fonds est rempli d'eau grâce à un accès aménagé sur le côté. Un grand trou est percé dans le premier fond et recouvert d'un grillage afin de permettre aux racines de plonger directement dans l'eau retenue dans le réservoir et d'abreuver la ou les plantes se trouvant dans le premier bac. Certaines personnes fabriquent aussi des bacs en bois, qui offrent un espace de culture similaire à une très petite parcelle, dans lesquels elles peuvent planter plusieurs variétés. Lorsque les conditions du terrain le permettent, il arrive aussi qu'on y aménage de petites parcelles en pleine terre, encadrées de bordures.

Crédit photo : Josyanne Proteau

Les structures qui se trouvent sur le terrain, comme les murs de l'immeuble, clôtures, balcons, escaliers et rambardes sont utilisés dans l'aménagement des jardins. Toutes les surfaces disponibles peuvent être mises à profit. Par exemple, un couple de participants a choisi de déposer un pot sur le côté droit de chaque marche de l'escalier menant à son appartement. Pots et jardinières peuvent ainsi être installés sur des rambardes, sur les côtés extérieurs des escaliers et des balcons, sur les montants soutenant les structures, ou être suspendus à partir des toits des balcons. Avec quelques outils et de l'imagination, les jardinières et jardiniers arrivent ainsi à aménager leurs espaces de façon à en tirer un bon potentiel de culture. Également, les structures peuvent être utilisées en guise de supports pour faire grimper les plants ou pour les tuteurer en les y attachant.

Crédit photo : Josyanne Proteau

Les terrains privés des banlieues et des villages offrent d'autres possibilités. Plus grands que les terrains de centre-ville, ils sont souvent délimités par des haies ou clôtures. Ces terrains sont généralement couverts de gazon et aménagés sur toute leur superficie. Une part importante de l'espace est souvent consacrée à des fins récréatives : on y trouve entre autres des modules de jeux pour enfants, des piscines, des bancs, tables et chaises. Comme les jardinières et jardiniers composent avec un espace qui demeure somme toute restreint et qui a des vocations récréatives, esthétiques et pratiques (espaces de rangement et de travail pour les rénovations, par exemple), les zones de cultures sont souvent réparties en bordure de terrain ou adossées aux installations telles que les cabanons et autres aménagements. Également, les jardinières et jardiniers doivent parfois composer avec les racines des haies et des arbres dispersés sur le terrain, qui font obstacle à l'établissement de parcelles en pleine terre.

Sur ce type de terrain, on jardine généralement en parcelles, aménagées hors terre ou en pleine terre. Les parcelles hors terre sont contenues dans de grandes boîtes en plastique ou en bois. Ces dernières sont souvent de fabrication maison. De forme rectangulaire, les parcelles peuvent être longues, mais leur largeur ne dépasse jamais trois ou quatre pieds (1 à 1,22 mètre), de façon à ce que toute la superficie cultivée soit accessible en se tenant à l'extérieur du périmètre en question. Les parcelles en pleine terre sont parfois plus grandes; elles sont alors pourvues d'une ou de plusieurs allées permettant d'y circuler. Dans bien des cas, cependant, on choisit de faire plusieurs parcelles de petit format. Dans l'ensemble, les parcelles en terre comme hors terre sont petites et compactes : les plants sont proches les uns des autres. Comme il y a peu, voire pas d'allées pour circuler, les différentes variétés cohabitent aussi à proximité les unes des autres. Les plants sont tout de même disposés le

plus souvent en rangs contenant une seule variété, particulièrement les légumes racines qui se prêtent bien à cette façon de faire. Les autres plantes potagères deviennent plus massives et sont donc parfois plantées en quinconce pour favoriser une utilisation optimale de l'espace. Les plants d'une même variété sont généralement rassemblés dans une même section du jardin.

Crédit photo : Josyanne Proteau

On trouve aussi d'autres types de zones de culture sur ces terrains privés. Certaines personnes bricolent et sont inventives dans leurs aménagements, comme c'est le cas pour un participant qui a fabriqué une serre, non chauffée, faite de grands bacs hors terre soutenant une charpente de bois recouverte d'un robuste plastique transparent. Pratiquement tous les jardiniers et jardinières cultivent des aromates dans des pots et jardinières. Ces cultures en contenants sont aménagées près de la maison ou sur le balcon.

Finalement, dans les zones rurales, l'accès à de vastes espaces permet d'aménager, en pleine terre, des parcelles de plus grandes dimensions. Un des ménages participants a pu bénéficier de la présence, sur leur propriété, de deux très grandes parcelles en pleine terre déjà aménagées au moment de son acquisition. Cela met en évidence le fait que les jardinières et les jardiniers des milieux ruraux bénéficient parfois du legs que représentent les grands potagers nourriciers qui ont modelé les paysages ruraux. Cependant, les potagers contemporains peuvent être organisés différemment de ceux d'antan. En effet, on n'y trouve pas nécessairement les mêmes rangées très droites composées d'une seule variété, et les variétés qui y sont cultivées ne sont pas toutes les mêmes.

Crédit photo : Josyanne Proteau (gauche) et Marie, participante à la recherche (droite)

Dans l'ensemble des zones de culture qui correspondent au jardin pluriversel, on trouve des variétés de plants extrêmement diversifiées. On observe souvent un petit nombre d'individus d'une même variété, mais une foule de variétés différentes. Ces dernières peuvent être choisies pour leurs qualités gustatives, leur esthétique, leurs couleurs ou parce qu'elles contribuent à créer un milieu favorable pour les autres plants, comme les fleurs qui attirent les pollinisateurs. Les zones de cultures sont de composition plus mixte que dans le jardin archétypal: ici, des fleurs parsèment les jardins et les plates-bandes peuvent être garnies d'arbustes fruitiers et d'aromates. Dans leur ensemble, elles comprennent des aromates, des plantes potagères, des arbres et arbustes à fruits, ainsi que des fleurs et plantes ornementales[4].

Les aromates sont présents en grande quantité et diversité dans les zones de cultures. Dans les pots, bacs et parcelles, on trouve du basilic, de la menthe, de la coriandre, du persil, de l'origan, du raifort, du thym, du cerfeuil, du romarin, de l'aneth et bien d'autres. Il n'est pas rare d'y trouver plus d'une variété de basilic et de menthe. On trouve également à l'occasion des cultivars moins communs, comme de la menthe pamplemousse, de l'azalée mandarine et de la sauge ananas.

Du côté des fruits et légumes, les plus populaires sont les tomates, les concombres, les poivrons, les pois, les haricots, ainsi que plusieurs types de légumes-feuilles dont le chou kale, la bette à carde, les épinards, la roquette et la laitue. Dans les parcelles en pleine terre, on trouve parfois quelques légumes racines, dont des carottes, radis et betteraves, bien qu'ils y occupent beaucoup moins d'espace que dans les grands potagers nourriciers. En plus de ces variétés dont la culture est largement répandue, certaines personnes cultivent aussi de l'ail, des oignons, des courgettes, des courges, des aubergines, du bok choy, des

[4] Le terme « jardin » est utilisé, dans ce rapport, pour désigner les zones de cultures qui comportent majoritairement des plantes potagères. Il s'agit donc d'une appellation plus précise que celle de « zones de cultures », qui désigne l'ensemble des cultures.

choux rouges, des brocolis, des piments forts, du fenouil, des céleris, des melons, des cantaloups, des fraises, des cerises de terre, des champignons, et bien d'autres. On trouve même, à l'occasion, des variétés plus rares qui produisent des fruits qui ne se trouvent pas ou peu dans les épiceries : c'est le cas notamment de certains cultivars de tomates et de concombres. L'une des participantes, par exemple, a planté 11 cultivars de tomates différents dans son jardin (tomates ananas, vertes, zébrées, orange, etc.), des concombres blancs et des tomatilles.

Crédit photo : Marie, participante à la recherche

Sur les terrains des personnes ayant pris part à la recherche, nous avons noté la présence de différents arbres, dont des pommiers, des poiriers, des argousiers, un amélanchier, un cerisier et un marronnier. Les arbustes fruitiers sont également courants, de sorte que nous avons pu relever la présence de mûriers, de framboisiers, de bleuets, de gadelliers et de groseilliers. On voit donc beaucoup de diversité dans les arbres et arbustes choisis et dans les fruits récoltés. Pour certaines personnes, surtout celles ayant de jeunes enfants, les récoltes de fruits sont aussi importantes que celles des plantes potagères.

Les fleurs occupent également une place importante dans les zones de culture, y compris dans les jardins. On en trouve de plusieurs sortes, dont des gloires du matin, des calendulas, des capucines, des marvelettes, des guimauves, des gardénias, etc. Elles remplissent une fonction esthétique en égayant les espaces et en y ajoutant des couleurs. En outre, elles attirent les insectes pollinisateurs, desquels le rendement des cultures dépend. Les personnes qui jardinent en ville sont particulièrement attentives à créer des environnements propices à la venue des pollinisateurs. Enfin, certaines fleurs sont comestibles et il arrive qu'on les cultive pour garnir les assiettes et les manger.

Maintenant que les principales caractéristiques des jardins ethnographiés ont été décrites, le cycle annuel d'activités qu'implique leur culture fera l'objet de la prochaine section du rapport.

3. Une saison de jardinage

Au Québec, la pratique du jardinage suit un cycle annuel. La période active est comprise entre les mois de février et d'octobre. Cette période est rythmée par un ensemble d'activités qui se reproduisent d'année en année. Bien que les méthodes d'exécution divergent parfois notablement entre le jardin archétypal et le jardin pluriversel, la majorité des activités conçues comme étant nécessaires à la réalisation et à l'entretien d'un potager les concernent tous les deux. Le cycle commence par la réalisation des semis et des préparatifs du jardin, suivis de la mise en terre des plants et des semences. Viennent par la suite, pendant les périodes de croissance et de production des plants, une multitude de tâches ponctuelles ou répétitives nécessaires à l'entretien des jardins. Lorsque les plants arrivent à maturité et entrent dans leur période de production, les récoltes s'ajoutent à ces tâches, puis la fermeture des zones de culture vient clore la saison. De chaque saison, les jardinières et jardiniers tirent un certain nombre de leçons qui leur permettront d'améliorer leurs méthodes pour l'année suivante. Cette section relate dans le détail une saison de jardinage en mettant en lumière toutes les actions posées par les jardinières et jardiniers pour assurer le succès de leur démarche.

3.1 Les semis et les préparatifs

Peu importe le type de potager dans lequel elles s'investissent, les personnes qui font leurs semis elles-mêmes entament la saison, en février ou en mars, avec cette activité primordiale. Les semences utilisées proviennent soit du jardin de l'année précédente, auquel cas elles ont été récoltées, séchées et conservées de manière appropriée, soit d'un commerce (quincailleries et centres jardin), soit directement d'un semencier ou d'une semencière. De manière générale, on les met en terre, au départ, dans des contenants de très petite taille et de différents types : plateaux comportant des petites cellules de terre, contenants de fibre, pastilles de tourbe, matériaux recyclés comme des bouteilles d'eau en plastique coupées en deux, par exemple. Un substrat de bonne qualité, enrichi avec de l'engrais, est généralement privilégié afin de favoriser la croissance des plants. Les semis sont parfois recouverts d'un plastique pour créer un effet de serre qui favorise la germination. Ils sont posés devant des fenêtres offrant un bon ensoleillement ou sous des lampes de croissance, lorsque les jardinières et jardiniers décident de s'en équiper. Les plantules sont par la suite repiquées dans de plus grands contenants à des moments variables, souvent lorsque les deux premières vraies feuilles sont apparues, parfois un peu plus tard, selon les façons de faire de chacun et l'espace disponible. Les plants sont ensuite

sortis à l'extérieur progressivement, lorsqu'il commence à faire suffisamment chaud, dans le but de les acclimater et d'assurer une transition en douceur vers le potager.

Plusieurs personnes choisissent de ne pas faire de semis à la maison et préfèrent se procurer plantes et plantules en commerce. Le manque d'espace et d'ensoleillement à l'intérieur, le coût élevé des équipements et la grande accessibilité des plants en commerce font partie des arguments avancés pour expliquer cette décision. Bien des personnes trouvent aussi la charge de travail trop élevée, au vu des avantages que procurent les semis maison (coûts moins élevés qu'à l'achat de plantules), comme c'est le cas pour Marianne (28 ans) :

> Partir ses semis à l'intérieur, c'est du travail, c'est se donner du trouble, quand même. Malgré tout le temps que j'ai investi et le fait que ma table de cuisine a été encombrée de plantes pendant des semaines, plusieurs de mes plants n'étaient pas assez robustes au moment de les planter au jardin et j'ai dû en acheter d'autres. Puis, je me suis rendu compte qu'on peut vraiment avoir des beaux plants pour pas cher en magasin, alors je me suis dit que ça ne valait peut-être pas la peine de le faire moi-même pour les prochaines années.

Les étapes suivantes de la préparation à la mise en terre sont de travailler le substrat et de se procurer le reste des plants et semences requis. Ces préparatifs ne sont pas exactement les mêmes selon le type de jardinage effectué, notamment parce que les formes que prennent les jardins sont différentes et que le potager archétypal change très peu au fil des ans, alors que le jardin pluriversel se développe souvent d'année en année.

Dans le jardin archétypal, la seconde étape consiste à travailler la terre du potager après la fonte de la neige, en avril ou en mai. La terre est piochée, bêchée ou passée au rotoculteur afin de la mélanger et de l'aérer. Par la suite, une couche de compost maison ou de fumier y est ajoutée afin d'enrichir le sol. Le compost est acquis en magasin ou dans une ferme des alentours. Certaines personnes aménagent dès lors les planches de cultures et les allées du potager, alors que d'autres le font plus tard, simultanément à la mise en terre des plants.

Du côté du jardinage de type pluriversel, l'enchaînement des étapes varie d'une personne à l'autre. En effet, il arrive que les plants soient achetés avant que les zones de culture ne soient aménagées, et vice versa. La préparation à la mise en terre comprend trois étapes, qui s'articulent avec fluidité : il s'agit d'aménager les zones de culture, de préparer le substrat et de se procurer les plants et semences requis.

Il arrive fréquemment que les jardinières et jardiniers créent de nouvelles zones de culture ou améliorent les zones existantes en prévision de la saison qui débute. Plusieurs personnes commencent à jardiner avec une petite parcelle ou quelques pots et développent leurs espaces de jardinage au fil des ans. Il arrive que l'achat de matériel neuf prêt à l'utilisation soit privilégié, mais plusieurs personnes fabriquent des bacs et façonnent elles-mêmes des zones de culture, à partir de matériaux neufs ou recyclés.

Par ailleurs, il faut préparer un substrat, que le jardin soit aménagé dans des pots, en bacs ou en pleine terre. Du côté de la culture en contenants, les préférences sont partagées : certaines personnes privilégient un substrat de qualité afin d'offrir les meilleures conditions de croissance aux plants, alors que d'autres choisissent en fonction du prix. Dans le premier cas, elles optent généralement pour un terreau acheté en sac à la quincaillerie. Selon les observations effectuées sur le terrain, la qualité du substrat est évaluée *de visu* par certaines personnes, en fonction de la structure de la matière et de la quantité de vermiculite présente, alors que d'autres se fient aux marques recommandées par des professionnels. Celles qui choisissent ce type de produit le mélangent à une proportion allant d'un tiers à une demie de compost ou de fumier, dont une part vient parfois de leur compost maison et le reste est acheté. C'est ce mélange qui est utilisé pour remplir les nouveaux contenants. Dans certains cas, lorsqu'on veut renouveler la terre des pots et des bacs, on mélange une portion d'ancienne terre à une portion de ce nouveau substrat. De l'engrais à base d'algues, de fumier de poule composté, de farine de plume ou d'os ou, dans certains cas, des mycorhizes sont aussi achetés en prévision de la saison. Il s'agit cependant d'achats assez couteux, et les personnes qui ne veulent pas investir de grosses sommes dans leur jardin préfèrent parfois se procurer de la terre noire bon marché et l'enrichir « localement », en déposant un peu de compost ou de fumier ainsi que de l'engrais autour des racines des plants.

Du côté des parcelles en pleine terre, les jardiniers et jardinières travaillent et enrichissent la terre en prévision de la saison qui s'amorce. Elle est d'abord retournée ou ameublie, à l'aide d'une bêche ou d'une fourche. Certaines personnes y étendent du compost ou du fumier à l'aide d'un râteau. D'autres y font des traitements et des interventions plus spécifiques. Par exemple, Marie a, au début de la saison 2018, fait analyser la composition du sol de son jardin afin de savoir exactement quel type de fertilisant y ajouter. À la lumière des résultats obtenus, elle a décidé d'y étendre de la chaux pour en faire diminuer le taux d'acidité et de l'engrais pour le fertiliser. De son côté, Audrey a déposé un géotextile sur la terre pendant quelques jours, avant de semer, afin que le soleil la réchauffe et fasse éclore les « mauvaises herbes » rapidement. Puis, elle a réalisé un premier sarclage pour se débarrasser de ces plantes adventices, avant la mise en terre de ses semences. Cette manière de faire minimise la présence de « mauvaises herbes » pendant la période de croissance des plants.

Tous les jardiniers et jardinières se procurent évidemment des plants et des semences à mettre en terre. Les personnes ayant pris part à la recherche s'approvisionnent majoritairement 1) dans des centres jardins, 2) en quincaillerie, 3) dans les lieux où se tiennent les « fêtes des semences » de différentes organisations et 4) au jardin Van den Hende de l'Université Laval, à l'occasion de sa vente annuelle.

Les matériaux composant le substrat ainsi que les amendements sont achetés, pour leur part, principalement en quincaillerie.

Les dépenses liées à l'approvisionnement pour la saison à venir diffèrent énormément selon le type de jardinage dans lequel on s'engage. C'est, en moyenne, 60 dollars qui ont été investis au printemps 2018 pour la réalisation d'un potager de type archétypal. Du côté du jardin pluriversel, ce montant atteint 472,50 dollars par ménage[5]. Outre les facteurs liés à l'emplacement et à la forme du jardin, il est ressorti que les personnes investies dans le premier type de potager cherchent à minimiser leurs coûts et privilégient la rentabilité, alors que celles qui sont engagées dans le deuxième type de potager ne partagent pas cette préoccupation. En effet, elles considèrent davantage le jardinage comme un loisir, un projet personnel réalisé pour le plaisir (nous y reviendrons plus loin); aussi évaluent-elles l'importance des frais encourus à l'aune du bonheur qu'elles en tirent.

3.2 La mise en terre des semences et des plants

Dans le jardin archétypal, la mise en terre des semences et des plants se déroule généralement en un ou deux moments, durant les mois de mai et de juin. Les semences peuvent être mises en terre dès le mois de mai, alors que pour les plants, il faut attendre qu'il n'y ait plus de risque de gel au sol. Dans la région de Québec, cela se produit, selon les participantes et participants, entre la deuxième et la troisième semaine du mois de juin. Sitôt les risques de gel écartés, les plants sont mis en terre afin de profiter au maximum de la saison chaude.

Le plan du jardin ne varie pas nécessairement d'année en année. Si certaines variétés n'ont pas bien poussé l'année précédente, il se peut qu'on décide de les placer différemment dans le potager pour corriger cet insuccès, dont la cause peut être attribuée à l'insuffisance de soleil, au vent, à un mauvais compagnonnage avec une autre variété, etc. Si tout a bien poussé, on peut replanter à la même place afin de bénéficier encore d'une localisation qui a fait ses preuves. De manière générale, les jardinières et jardiniers se fient à leurs expériences passées pour configurer leur potager.

Pour mettre les semences en terre, la pratique usuelle est de tracer un sillon bien droit dans la terre et d'y déposer les graines à intervalles réguliers, puis de remblayer. Du côté des plants, un trou est creusé avec une pelle, au fond duquel on ajoute parfois du compost ou du fumier avant de poser les racines, puis de remblayer. Certains engrais, solubles, en poudre ou en granules, sont parfois appliqués dès la mise en terre. Une fois tous les plants en place, on les arrose abondamment et on les protège du soleil et du vent pendant quelques jours, pour faciliter leur implantation. Certains choisissent de mettre les plants en terre lors

[5] Cette estimation est basée sur les chiffres que nous ont fourni quatre des ménages participants.

de journées grises, ce qui leur évite une exposition trop intense au soleil. D'autres les enveloppent avec des couvertures ou des sacs de papier brun.

Différents supports sont installés dès la mise en terre de certaines variétés de plants. Pour les tomates, on privilégie soit des tuteurs en cerceaux, soit des tiges de bois assez hautes pour y attacher les plants au fur et à mesure de leur croissance. Pour les plants grimpants, comme les pois et les haricots, différents types de supports sont fabriqués à l'aide de poteaux de bois et de cordes ou de grillages métalliques.

Dans le jardin pluriversel, la méthode de mise en terre est relativement similaire. Cependant, bien que certaines personnes préfèrent, ici aussi, procéder à la mise en terre des semences et des plants en un ou deux moments, d'autres le font de manière progressive, au fil de leurs achats et de la planification de l'espace. Dans ce cas, les préparatifs à la mise en terre et la plantation comme telle sont effectués conjointement : des contenants peuvent être ajoutés pour faire de la place à de nouveaux plants que l'on vient de se procurer ou, au contraire, des plants sont achetés pour combler des emplacements qui étaient encore vides. Généralement, le processus de mise en terre se fait du début du mois de mai à la fin du mois de juin, mais il peut s'étirer jusqu'au mois de juillet, et ce, pour les semences comme pour les plantes potagères.

Les personnes qui jardinent en pleine terre ou dans de grandes parcelles hors terre dessinent parfois des plans de leurs parcelles avant la mise en terre. Elles le font en tout début de saison, avant d'avoir commencé à acheter des plants, ou en différentes étapes pendant la saison, de manière plus progressive. Ces plans sont plus ou moins détaillés : s'il y en a qui comprennent des schémas, des codes et des légendes élaborées, d'autres sont minimalistes. Certaines personnes y inscrivent les distances à respecter entre les plants, voire la profondeur à laquelle il faut semer les graines; d'autres se contentent d'attribuer des zones aux différentes variétés à cultiver. Ces plans servent à prévoir le nombre de plants qu'il faudra se procurer, pour chaque variété visée, ainsi que la localisation qui sera attribuée à chacune d'entre elles afin de favoriser un bon rendement. Ils permettent donc de faire un usage optimal de l'espace disponible en tenant compte, notamment, des principes de compagnonnage et de rotation des cultures. Ces derniers sont largement acceptés parmi les jardinières et les jardiniers rencontrés, qui tentent généralement de conserver leurs plans de jardin d'année en année afin de pouvoir identifier aisément les emplacements occupés par le passé par chaque variété cultivée.

Pour savoir à quelle distance les unes des autres et à quelle profondeur planter les semences, les jardinières et jardiniers se fient souvent aux informations inscrites sur les sachets ou sur leur plan (à partir de sachets, d'ouvrages ou de sites internet consultés). Cela dit, il n'est pas rare qu'après avoir consulté ces indications, les personnes qui jardinent en ville ou banlieue sèment tout de même les graines plus près les uns des autres que ce qui est

conseillé, afin d'utiliser l'espace disponible au maximum. Au moment de la mise en terre, certaines personnes ajoutent de l'engrais alors que d'autres n'ont pas cette habitude, indépendamment, semble-t-il, du substrat et de la forme des zones de culture. Également, il arrive, quoique de façon plus marginale, qu'on ajoute une poudre de mycorhizes sous les racines des plants.

Comme dans le premier type de jardinage, certains supports sont installés dès le moment de la mise en terre. Parmi ceux-ci, on trouve majoritairement les supports à tomates en cerceaux et les supports pour les plants grimpants, faits de grillages et de cordes tendues verticalement ou crochetées à la manière d'un filet. Il arrive aussi qu'un paillis soit appliqué, dès le début de la saison, surtout dans le cas de la culture en pots, afin de favoriser la conservation de l'humidité dans le substrat.

3.3 L'entretien des zones de culture

L'entretien des cultures implique plusieurs tâches que les jardinières et jardiniers effectuent tout au long de la saison pour s'assurer de la bonne santé des plantes. Si l'ensemble des interventions considérées nécessaires à l'entretien du jardin est relativement similaire dans les deux types de jardins que nous avons distingués, le temps qui leur est consacré, la valeur attribuée à chaque intervention ainsi que les méthodes d'exécution diffèrent parfois.

D'abord, dans l'ensemble, le temps consacré à l'entretien est très variable chez les personnes ayant pris part à notre enquête. Plusieurs facteurs expliquent cette disparité. D'entrée de jeu, on peut dire que la taille des zones de cultures varie énormément : chez les participantes et participants, elle va de quelques pots à de très grandes parcelles. Aussi, leurs occupations quotidiennes ont un énorme impact sur le temps qui peut être alloué à jardiner. Parmi les personnes rencontrées, certaines sont retraitées et disposent de leur temps comme bon leur semble; d'autres ont une vie professionnelle accaparante; d'autres encore ont des enfants en bas âge qui nécessitent énormément d'attention et de soins. Par ailleurs, il n'est pas rare que la vie estivale soit ponctuée de vacances, de voyages et autres projets. Il arrive donc que l'entretien du jardin, effectué régulièrement dans les premières semaines, devienne moins fréquent à mesure qu'il laisse place à une panoplie d'autres activités : les week-ends au chalet, les visites à la famille et aux amis et autres. Les personnes très occupées entretiennent leurs jardins par à-coup; elles réalisent un ensemble de tâches à un moment précis et laissent ensuite les cultures aller pendant un temps. Au contraire, les personnes qui disposent de plus de temps – ou qui font du jardin leur priorité – se consacrent plus régulièrement à leurs cultures.

En général, cependant, les personnes dont les jardins relèvent de l'archétype y consacrent plus de temps, et ce, de façon plus régulière que ceux et celles dont les pratiques de jardinage sont davantage du genre pluriversel. En effet, dans le premier cas, la constance

de l'entretien est considérée comme un facteur déterminant de la réussite du jardin, puisqu'elle a un impact sur son rendement. Dans le second cas, le rendement n'est souvent pas considéré aussi important et l'entretien du jardin n'est ainsi pas nécessairement vu comme une tâche prioritaire. Cela fait en sorte que le temps accordé à l'entretien est très variable : alors que quelques personnes, parmi celle rencontrées, avaient l'habitude de consacrer entre quarante-cinq minutes et une heure chaque jour à l'entretien de leur jardin, d'autres n'y consacraient pas plus d'une heure aux deux semaines.

Les méthodes de travail varient aussi selon le type de jardin. En effet, dans l'archétype, l'entretien correspond à une série de tâches apprises et reproduites à l'identique année après année. On sait, globalement, ce qu'il faut faire, et à quel moment, pour favoriser la bonne croissance des cultures. Les tâches sont effectuées par habitude, parce qu'on procède toujours ainsi, ou parce que les méthodes employées ont fait leurs preuves. Dans les jardins de type pluriversel, les jardinières et jardiniers sont prompts à remettre leurs façons de faire en question et à essayer de nouvelles méthodes. Il n'y a généralement pas de recettes toutes prêtes à appliquer pour assurer le bon développement des végétaux. Durant la saison 2018, l'enquêtrice a été témoin de plusieurs changements de cap dans les méthodes d'entretien des jardins, ainsi que de nombreuses expérimentations.

Cependant, peu importe le type de jardinage, l'entretien des cultures comprend toujours des moments dédiés à l'observation, au désherbage, à l'arrosage, à l'ajout d'engrais, au réaménagement de certains espaces au fil de la saison, à la lutte contre les ravageurs et les maladies des plantes, à la pose de supports et au taillage des plants. Ces activités sont abordées une à une dans les pages qui suivent.

3.3.1 Observer

L'entretien du potager repose d'abord et avant tout sur l'observation. Peu importe le genre de jardin dans lequel on s'investit, avoir une bonne connaissance de ce qui se passe dans le potager et de l'évolution de la croissance des plants qui s'y trouvent est la première étape pour arriver à en prendre soin. L'observation permet d'évaluer les besoins des plants et de réagir lorsque le temps et les moyens le permettent. Il s'agit d'une activité qui peut sembler passive, mais il n'en est rien. Elle constitue la source de toutes les interventions qui ont cours pendant la saison et représente la pierre angulaire du travail des jardiniers et jardinières. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux et d'entre elles, parfois accompagnés d'autres membres de leur famille, vont voir leur jardin tous les jours pour noter si des changements se sont produits depuis la veille.

3.3.2 Limiter la prolifération des plantes adventices

Le contrôle des « mauvaises herbes » constitue une intervention fréquente de la part des jardiniers et jardinières. Du côté du jardin archétypal, le potager est sarclé régulièrement, et ce, sur toute sa superficie, incluant les allées. Cette tâche est particulièrement importante en début de saison, car c'est à ce moment que les plantes adventices peuvent envahir les zones de cultures et nuire à la bonne croissance des plantes que l'on souhaite voir s'épanouir. En désherbant suffisament, les jardinières et jardiniers peuvent extraire les racines des plantes indésirables avant qu'elles ne soient bien développées, évitant ainsi qu'elles ne repoussent. Il s'agit d'un travail long, minutieux et physiquement exigeant, car il faut les retirer tout en s'assurant de ne pas endommager les pousses des plants à préserver, qui sortent à peine de terre, en début de saison. Le travail de précision entre les plants est effectué à la main, en position accroupie ou à genoux. Le désherbage des allées et des zones où les cultures sont bien entamées peut être effectué debout, à l'aide d'une binette ou d'un sarcloir, bien que certaines personnes préfèrent procéder sans outil sur toute la superficie à entretenir. Quand les plants des variétés cultivées atteignent une certaine taille, la préoccupation envers les « mauvaises herbes » se fait moins vive et laisse place, peu à peu, à des soucis d'ordre esthétique.

Du côté du jardin pluriversel, les personnes participant à la recherche étaient peu nombreuses à consacrer beaucoup de temps au désherbage. Cela peut être expliqué d'une part par le fait que, si les plantes adventices sont abondantes dans les parcelles en pleine terre, elles restent peu présentes dans les bacs et les pots. Toutes les personnes qui cultivent ne sont donc pas également concernées par cette activité. Lorsque les « mauvaises herbes » causent problème, d'autres options que le désherbage sont privilégiées pour tenter de contrôler leur prolifération. Ainsi, aménager son jardin dans des parcelles hors terre plutôt qu'en pleine terre peut être une façon d'endiguer la présence de plantes indésirables. De son côté, Marianne a installé un géotextile sur sa parcelle de fraises; les plants en sortent par des petits trous. Cette technique remplit une double fonction : limiter la présence des plantes adventices et empêcher les fruits de reposer directement sur la terre. Avec ce type d'astuces, la présence de plantes indésirables est limitée sans que les jardinières et jardiniers n'aient à y consacrer beaucoup de temps.

En bref, le sarclage régulier du potager est intégré comme une tâche nécessaire faisant partie de l'entretien de base du potager archétypal, alors qu'il ne s'agit pas d'une formule faisant l'unanimité dans le jardin pluriversel. Dans ce dernier, les jardinières et jardiniers, bien qu'ils considèrent important de limiter la prolifération des plantes adventices, trouvent généralement des méthodes alternatives au désherbage pour y arriver, ce qui leur permet d'y consacrer un minimum de temps.

3.3.3 Arroser

Arroser le jardin constitue une autre des tâches considérées incontournables, cette fois majoritairement par les personnes dont les pratiques s'inscrivent dans le type « jardin pluriversel ». En effet, les parcelles hors terre, les bacs et les pots s'asséchant beaucoup plus rapidement que les parcelles en pleine terre, un arrosage régulier est indispensable. Cela dit, l'arrosage est aussi requis, à l'occasion, dans les grands potagers en pleine terre, surtout lors des périodes où la pluie est peu abondante. Quelques fois par semaine, s'il ne pleut pas, les plants sont arrosés le soir ou le matin avec un arrosoir qui laisse l'eau s'écouler en fines gouttes. Cette façon d'abreuver les végétaux est considérée comme étant la meilleure, car elle est douce pour les petits plants et les graines qui sont encore dans le sol. Certaines personnes utilisent un bac de transition dans lequel elles laissent l'eau atteindre la température ambiante avant de l'utiliser pour arroser, afin d'éviter un choc thermique aux plantes. Au fil de la saison, surtout lors de sécheresses exigeant un arrosage fréquent et abondant, il arrive que l'arrosoir soit délaissé au profit d'un tuyau d'arrosage, pour plus de rapidité. Dans tous les cas, on essaie de mouiller seulement la terre, en laissant sèches les feuilles des plantes. D'autres méthodes peuvent également être utilisées pour empêcher le sol de s'assécher trop vite : au cours de l'été 2018, voyant que la saison serait particulièrement chaude et sèche, Josée a choisi de mettre de la paille au pied de ses plants de tomates afin de créer des conditions propices à la conservation de l'humidité du sol.

La culture hors terre exige des arrosages plus réguliers. Au milieu de la saison, certaines personnes qui jardinent en contenants y procède tous les jours, voire deux fois par jour. En effet, lorsque les plants sont matures, leurs racines occupent souvent tout l'espace disponible dans le contenant, ce qui fait qu'elles absorbent l'eau en un rien de temps. Il s'agit, selon Étienne et Gabriel, qui vivent en centre-ville et cultivent ensemble un jardin en pots dans leur cour, du principal inconvénient de ce type de culture. Eux-mêmes passaient, pendant les semaines les plus chaudes de la saison 2018 (qui a été particulièrement sèche, il faut le mentionner), près de 45 minutes par jour à arroser leurs plants. L'un faisait, le matin, la tournée des plants qu'il savait nécessiter plus d'eau, et l'autre s'occupait de bien arroser tous les plants le soir venu.

Ici, l'accessoire d'arrosage le plus utilisé est le tuyau muni d'une lance ou d'un pistolet qui permet de créer des jets de pluie ou de bruine. Les infrastructures ne permettent cependant pas toujours d'acheminer l'eau de cette façon, surtout dans les milieux urbains denses. L'un des jardiniers participant à la recherche, Louis, utilise plutôt un arrosoir à main, qu'il emplit dans son appartement. De leur côté, Étienne et Gabriel ont construit un système de récupération d'eau de pluie, dans lequel ils puisent avec un arrosoir. Dans les cas où il ne pleut pas suffisamment, le réservoir peut être rempli à l'aide d'un tuyau qui se connecte à un robinet à l'intérieur de l'appartement. Par ailleurs, certaines personnes qui bénéficient d'une sortie d'eau extérieure installent, pour se faciliter la tâche, des tuyaux suintants qui

parcourent le jardin. Ainsi, elles n'ont qu'à tourner le robinet pour que le jardin soit arrosé. D'autres, comme Marie ont leurs propres trucs originaux : elle met en terre des bouteilles de plastique de forme cylindrique, sans fond, près de ses plants. De cette façon, au moment d'arroser, elle verse l'eau non pas au sol mais dans les bouteilles, jusqu'à ce qu'elles se remplissent. L'eau est ainsi acheminée directement aux racines des plants.

Par ailleurs, certaines personnes adoptent des stratégies visant à ce que la terre s'assèche moins rapidement. Par exemple, l'une des personnes participantes a étendu de la paille dans son jardin, une autre y a déposé du bran de scie et une dernière a semé du trèfle dans ses pots pour y retenir l'humidité. Les jardinières et jardiniers choisissent ces matières parce qu'elles sont peu couteuses, efficaces et naturelles. Plusieurs considèrent que le paillis trouvé en quincaillerie est toxique et ne l'utilisent que dans les zones composées uniquement de plantes ornementales.

3.3.4 Enrichir le sol

Bien que toutes les personnes rencontrées n'appliquent pas de fertilisants en cours de saison, celles qui le font sont convaincues de la nécessité de cette intervention et ce, peu importe le genre de jardin qu'elles entretiennent. La principale différence constatée sur le terrain est que dans les potagers du type archétypal, on dit utiliser des engrais synthétiques parce qu'ils sont plus efficaces alors que dans les autres, la majorité dit utiliser des engrais naturels. Par contre, il s'est avéré, en questionnant davantage, qu'il est difficile pour bien des personnes de confirmer que leur amendement est bien de source naturelle et qu'un certain flou entoure cette distinction entre produits « chimiques » et produits « naturels ».

Ainsi, la majorité des jardinières et jardiniers recourent à des amendements, jugés nécessaires à la bonne croissance ou à la productivité des plants. Par exemple, Étienne et Gabriel, qui jardinent en pots, y ajoutent deux fois pendant la saison un engrais soluble dans l'eau, pour ses bénéfices à court terme; en sus, une fois par saison, ils y déposent un engrais de fumier de poules en granule, pour ses bienfaits à moyen terme. Pour eux, il est essentiel de recourir à des fertilisants lorsqu'on cultive en pots, car les racines ne peuvent pas s'étendre dans le sol pour trouver les minéraux dont elles ont besoin pour croître. Il faut donc s'assurer de leur rendre tous ces minéraux accessibles. De son côté, Marc, dont le jardin comprend des bacs, une parcelle hors terre et des parcelles en pleine terre, ajoute de l'engrais en granules dans toutes ses zones de culture aux deux semaines. Pour lui, il est préférable d'enrichir le sol de tous les types de parcelles.

Des amendements peuvent aussi être ajoutés plus spontanément lorsqu'on remarque une carence dans les fruits ou les feuilles de certains plants. Cela a été le cas pour Aline, qui a vu le bas de ses plants de tomates pourrir alors que les fruits étaient toujours sur les plants. Une connaissance lui a indiqué que ce problème est souvent signe d'une carence en

calcium. Suivant ses conseils, elle a appliqué un engrais à base de poudre d'os dans l'objectif précis de résorber les manifestations de cette apparente carence.

3.3.5 Réaménager

En cours de saison, il arrive que les personnes qui cultivent un potager continuent à réaliser du travail d'aménagement et de mise en terre de semences ou de plants. Dans le jardin archétypal, c'est principalement lorsque des plants se retrouvent, en croissant, trop rapprochés les uns des autres qu'on réaménage des sections du jardin. Cela peut se produire si les plants deviennent plus gros que prévu, ou si les semences ont eu un taux de germination plus élevé que ce qui avait été estimé. Face à de tels constats, les jardinières et jardiniers choisissent parfois de transplanter quelques spécimens ailleurs dans le potager afin de les espacer sans se départir d'aucun d'entre eux. Certaines personnes transplantent même les légumes racines et bulbes qui sont trop proches les uns des autres, en prenant bien soin de récupérer toute la racine afin que les plants survivent à ce déplacement forcé.

Dans le jardin pluriversel, les réaménagements sont fréquents en cours de saison et ils sont souvent planifiés à l'avance. En effet, les jardinières et jardiniers optimisent leur utilisation de l'espace en menant parfois à terme plus d'une culture dans un même emplacement au cours d'une seule saison. Parmi ces variétés, on trouve notamment les radis, la roquette, les haricots et les épinards, qui peuvent être semés tôt en saison et récoltés à peine quelques semaines plus tard. Ainsi, il arrive que les récoltes soient faites dès la mi-juin, permettant d'arracher les plants et de replanter d'autres variétés dans les emplacements laissés vacants.

Enfin, certaines personnes continuent d'acheter des plants pendant l'été, selon leurs envies. S'ensuit parfois un certain défi logistique afin de trouver une place libre offrant un ensoleillement adéquat au nouvel arrivant, mais ne brisant pas l'esthétique de l'ensemble et ne causant pas de torts aux plants voisins. Il s'agit d'un défi que les jardinières et jardiniers prennent généralement plaisir à relever.

3.3.6 Composer avec les ravageurs

À tous les moments de la saison, les cultures peuvent être compromises par des ravageurs ou des maladies. Les participantes et participants ayant quelques années d'expérience en jardinage ont parfois des histoires de récoltes gâchées par des limaces ou des écureuils. Aux yeux de plusieurs, un environnement favorable ainsi que quelques espèces alliées aident à prévenir l'installation et la prolifération de plusieurs envahisseurs potentiels. Comme le meilleur moyen de préserver les cultures est d'agir tôt, les jardinières et jardiniers sont à l'affut des signes pouvant indiquer la présence d'indésirables. Lorsque confrontés malgré tout à des maladies ou à des ravageurs, elles et ils entreprennent de lutter contre la menace ou … de laisser les choses aller.

Pendant notre enquête, il est ressorti à quelques reprises des conversations qui ont eu lieu l'idée qu'offrir aux plants des conditions de croissance favorables et de miser sur des espèces alliées peuvent être de bonnes façons de prévenir les ravages. En effet, les plants carencés et faibles sont plus souvent que les autres la proie de petits insectes, acariens et autres pathogènes. Les plants qui ont accès à un ensoleillement suffisant et à tous les minéraux dont ils ont besoin dans le sol sont moins susceptibles de développer des maladies. Il est aussi parfois considéré qu'avoir des animaux de compagnie (chats et chiens) sur le terrain et dans le jardin peut contribuer à tenir d'autres animaux (écureuils, marmottes ou ratons-laveurs) à distance. Toutefois, on retrouve aussi des alliés chez les animaux non domestiqués. Ainsi, certaines personnes souhaitent avoir des crapauds à proximité de leur jardin puisqu'ils mangent les insectes nuisibles comme les pucerons. Une autre façon d'offrir aux plants des conditions favorables à leur développement est de prévenir les attaques des ravageurs. C'est ce que fait Benoît : sachant que ses plants de haricots sont souvent la cible des oiseaux, à leur sortie de terre, il les couvre d'une couverture reposant sur des piquets de bois. Étant donné que, dans le cas des oiseaux, les dommages sont majoritairement occasionnés à l'aube, il installe cette couverture le soir et la retire en avant-midi, pour que les plants puissent tout de même profiter de la lumière du jour.

En plus d'offrir des conditions favorables aux cultures, pour éviter les problèmes issus de maladies ou de ravageurs, les personnes qui jardinent ont leurs plants à l'œil. Celles dont les pratiques relèvent du jardinage de type archétypal sont particulièrement à l'affut, grâce à leurs nombreuses années d'expérience et au savoir qui leur a été transmis par leur famille. Elles portent une grande attention aux variétés de plants qui leur ont déjà posé problème par le passé et connaissent les interventions simples et rapides à effectuer dans de telles circonstances. Par exemple, Josée a pris l'habitude de vérifier régulièrement s'il y a des limaces et autres insectes sur les feuilles des plants de laitue et de choux de son potager. Si elle en trouvait, elle s'assurerait de limiter l'humidité retenue par les feuilles, en coupant celles situées au bas des plants, pour éviter qu'elles ne touchent le sol, et elle procéderait à l'arrosage de la parcelle le matin (plutôt qu'en soirée).

Lorsque des ravageurs ou des maladies s'en prennent aux plants en dépit des bons soins qu'ils leur ont prodigués, les jardinières et les jardiniers ne choisissent pas toujours d'intervenir. Néanmoins, dans certains cas, elles et ils agissent pour contrer les problématiques qui portent atteinte à la productivité du potager ou à la qualité des récoltes. Ainsi, à l'été 2018, Sabrina constatait que la laitue qu'elle avait semée ne poussait pas parce qu'un petit animal (elle soupçonnait un écureuil) en déterrait constamment les semences. La solution, pour elle, a été de faire pousser ses pommes de laitue dans son solarium jusqu'à ce qu'elles soient assez développées pour que le risque soit écarté, puis de les transplanter dans le potager. Josée, de son côté, a pris l'habitude de vaporiser de l'eau savonneuse sur les feuilles lorsqu'elles sont la proie des petits insectes, ce qui

contribue à mettre fin à leur activité. Lorsque la maladie ou les insectes s'en prennent trop sévèrement à des plants et compromettent sérieusement leur survie, les réactions diffèrent selon qu'on cultive un jardin de type archétypal ou pluriversel. Certaines personnes responsables d'un jardin du premier type ont affirmé avoir déjà utilisé des pesticides et des insecticides pour sauver leurs récoltes, lorsque confrontées à des cas de force majeure, et elles se sont dites prêtes à envisager à nouveau cette option en cas de nécessité. Du côté des jardins du deuxième type, personne n'a témoigné avoir déjà utilisé ce type de produits ou se questionner à ce sujet. Au contraire, lorsqu'un cas de contamination sévère de mildiou s'est présenté au cours de l'été 2018, les jardiniers concernés ont tout simplement décidé d'arracher le plant touché afin de prévenir la contamination de ses voisins.

Peu importe les pratiques de jardinage privilégiées, on choisit néanmoins, dans un grand nombre de cas, de ne pas intervenir du tout. En effet, lorsque l'on juge que les récoltes ne seront pas trop touchées, ou qu'il serait très compliqué de lutter contre les envahisseurs, on laisse généralement les choses aller. Par exemple, en 2018, Gabriel, voyant que le chou kale de son potager était mangé par des chenilles, a décidé de laisser les insectes sur les plants, disant qu'il faut bien partager et que les dommages, de toute façon, ne seraient pas substantiels. C'est d'ailleurs le cas de plusieurs autres personnes qui, tout au long de la saison, ont remarqué des trous faits par des insectes dans les feuilles de différents plants et n'ont pas considéré que la situation nécessitait une intervention. Étienne et Gabriel ont aussi été confrontés à une invasion de tétranyques, qui est devenue assez importante vers la fin de la saison. Puisqu'il est particulièrement difficile de se débarrasser de ces petits acariens et que, de toute façon, la période des récoltes était déjà bien entamée et ne risquait pas d'être gâchée, ils ont décidé de ne pas intervenir.

3.3.7 Tuteurer et diriger

Attacher les plants sur des tuteurs et des treillis au fil de leur croissance est une autre des tâches essentielles relevant de l'entretien des cultures. Dans le jardin archétypal, relativement peu de temps et d'énergie sont consacrés à ce type de tâches. Au cours de la saison, on enroule parfois les vrilles des plantes grimpantes à leurs supports afin qu'en s'y attachant, elles s'étendent en hauteur et étouffent le moins possible leurs congénères. Également, il arrive qu'on ajoute des supports plus élevés pour les plants ayant dépassé la hauteur de leur tuteur d'origine.

Du côté du jardin pluriversel, la mixité des zones de culture et le fait que les plants y sont souvent rapprochés les uns des autres font en sorte qu'on doit être prompt à réagir pour éviter que ces derniers ne se nuisent entre eux. On doit user de créativité pour les diriger et tuteurer. Ayant semé un plant de pois dans presque chaque pot contenant une plante potagère, Étienne et Gabriel ont choisi de tendre un fil pour chacun d'eux afin d'éviter qu'ils ne se croisent. Comme ils jardinent en contenants dans une cour en ville, les

différentes structures comme les rambardes, la rampe d'escalier, le toit et la clôture deviennent autant de points d'ancrage pour attacher des cordes destinées à y faire grimper les pois. Les plants sont par la suite enroulés doucement autour de la corde avec une grande attention pour éviter qu'ils n'étouffent d'autres plants. De même, là où des plants envahissent des espaces qui ne leur étaient pas destinés (par exemple, le tuteur d'un plant de tomates avoisinant), ils posent une corde pour lui tracer un chemin de retour vers la trajectoire prévue.

Bien que tuteurés dès le début de la saison, les plants de tomates exigent souvent qu'on leur ajoute des tuteurs en cours de saison, en fonction de leur taille et de leur poids. En centre-ville, les plants de tomates sont attachés avec de la corde aux structures environnantes, comme les barreaux de la rambarde d'un balcon. Dans les petites parcelles hors terre ou en pleine terre, il est plus fréquent d'utiliser des supports légers comme des tiges de bambou, de bois ou de métal, auxquelles sont attachés les plants au gré de leur croissance. Dans les grandes parcelles, on se permet des supports beaucoup plus massifs : ainsi, Marie a planté des pieux pour y attacher ses plants en cours de saison, venant ainsi en aide à ses petits supports en cerceaux qui ployaient sous l'effort. Marc, de son côté, a décidé de tuteurer par le haut les plants qui croissaient dans sa serre. Il a donc noué une corde autour du tronc principal de ses plants de concombres et de tomates, corde qu'il a par la suite tendue en attachant l'autre extrémité à une tringle posée en hauteur, sous le toit de la petite serre. Au fur et à mesure que les plants poussaient, il pouvait tendre à nouveau la corde devenue lâche, de façon à ce que le poids des plants repose toujours sur elle.

3.3.8 Tailler et entretenir

En ce qui a trait à la taille et à l'entretien physique des plants, les jardinières et jardiniers sont partagés entre différentes conceptions du soin et de ce qui est bon pour une plante. Les personnes dont les pratiques relèvent du jardin archétypal considèrent généralement qu'il est bénéfique d'intervenir dans le développement des plants en coupant certaines tiges et feuilles, dont les feuilles mortes. Dans les jardins de type pluriversel, certaines personnes sont en faveur d'interventions sur les plants, alors que d'autres préfèrent intervenir le moins possible.

Pour les personnes qui sont très actives dans le soin et la taille des plants, le fait de retirer des tiges et des feuilles aide la plante à concentrer son énergie dans les bonnes tiges et à produire des fruits. Elles retirent donc rapidement toutes les tiges et les feuilles qui jaunissent, et même parfois certaines d'entre elles qui sont pourtant saines. De telles interventions peuvent aussi être faites en réaction à un signe de moins bonne santé chez un plant. Aline, par exemple, constatant qu'un de ses plants de concombre jaunissait rapidement, a décidé de couper toutes les tiges qui ne portaient pas de fleurs afin de lui

permettre de concentrer son énergie sur les autres. Quelques semaines après, il a repris sa croissance, semblant désormais en bonne santé, à la grande satisfaction de la jardinière.

Les personnes qui, au contraire, sont d'avis qu'il ne faut pas intervenir ne retirent ni tiges ni feuilles saines. Dans certains cas, elles laissent même les feuilles mortes sur les tiges, puisqu'elles considèrent qu'il ne sert à rien de les enlever avant qu'elles ne tombent naturellement. Pour ces personnes, la nature est bien faite et il faut savoir la laisser faire.

Dans tous les cas, toutefois, certaines interventions s'imposent pour favoriser la production. En effet, si on veut consommer les légumes feuilles et les herbes, il faut empêcher les plants de monter en graines. Dès que les têtes semblent sur le point de grandir et de former des graines, elles sont rapidement coupées. Les jardinières et jardiniers participant à la recherche adhéraient de façon assez unanime à cette pratique. Également, les pommes de terre sont renchaussées lorsque les plants arrivent à maturité, afin de protéger du soleil les tubercules qui commencent à se former. Pour ce faire, on racle le sol à partir de l'allée jusqu'aux pieds des plants avec une binette, de façon à les recouvrir d'un à deux pouces (2,5 à 5 cm) de terre. Certaines personnes font un travail semblable, mais à plus petite échelle, avec les carottes, afin d'éviter que le dessus du légume-racine ne verdisse.

3.4 Les récoltes et les utilisations de la nourriture issue du jardin

La période des récoltes de fin d'été est souvent considérée comme étant le point culminant de la saison de jardinage, mais les récoltes se font aussi, en partie, en cours de saison. De fait, on a observé trois principales méthodes de gestion des récoltes se distinguant par leur temporalité : la première consiste à récolter des légumes, des herbes ou des fruits issus du potager au moment où l'on souhaite les consommer; la seconde, à les recueillir quand ils sont à maturité; la dernière, à récolter d'un seul coup, en fin de saison, tous les individus d'une même variété. Ces façons de procéder peuvent toutes être utilisées par la même personne au cours d'une saison, mais à différents moments et pour différentes espèces de plantes. Selon le moment de la récolte, de même que les variétés et les quantités récoltées, cette nourriture est ensuite mangée sous forme fraiche par les membres du ménage, transformée et conservée en prévision d'une consommation ultérieure, ou donnée.

Dans le jardin archétypal, les méthodes de gestion des récoltes les plus importantes sont de prélever les fruits et légumes lorsqu'ils sont prêts, pour certaines variétés, et de tout cueillir d'un coup en fin de saison, pour d'autres. Les fruits de certaines variétés de plants doivent être cueillis régulièrement (aux deux jours, tout au plus, dans certains cas) pour qu'ils ne perdent pas en qualité. C'est le cas par exemple des pois et des haricots, qui deviennent trop coriaces s'ils ne sont pas cueillis à temps. D'autres, comme les tomates et les courgettes, peuvent rester quelques jours sur les plants une fois à maturité, mais exigent

tout de même une récolte régulière pour éviter toute dégradation. Dans ces cas, les jardinières et jardiniers doivent maintenir un bon rythme de cueillette afin de ne pas « perdre le contrôle » du jardin.

Une fois cueillis, ces aliments doivent être mangés ou transformés rapidement afin de ne pas être gaspillés. Ainsi, les salades, soupes aux légumes, veloutés, bouillis et gâteaux aux zucchinis, entre autres, sont à l'honneur pour transformer des légumes qui sont récoltés en grandes quantités et qui ne se conservent pas longtemps. Les surplus sont donnés à des membres de la famille élargie qui n'ont pas de potager ou, s'ils en ont un, qui ont des récoltes moins importantes de certaines variétés dans le leur. Cependant, il arrive que plusieurs membres de la famille aient trop d'un légume ou d'un fruit de la même variété en même temps, auquel cas il devient plus difficile d'écouler les récoltes fraîches. Certaines personnes échangent des mets qu'ils ont élaboré et qui contiennent des fruits et légumes du jardin, par exemple des soupes et des gâteaux, qui se conservent plusieurs jours sous forme fraiche et plus longuement s'ils sont congelés. Ces échanges de plats cuisinés ont lieu entre apparentés immédiats, par exemple entre parents et enfants ou frères et sœurs. Une part substantielle de ces récoltes est aussi transformée pour être conservée à long terme. Par exemple, les tomates sont blanchies puis congelées, ou encore mises en pots, en sauce ou en dés. Les concombres sont marinés selon différentes recettes familiales et mis en pots et les haricots sont blanchis puis congelés. Certaines personnes récoltent aussi des graines pour constituer leur propre stock de semences. Cependant, les opinions sont partagées à ce sujet : il est souvent considéré que cela ne vaut pas la peine étant donné le faible coût des semences sur le marché.

L'arrivée des premiers gels force les jardiniers et jardinières à récolter tous les fruits et légumes qui ne survivront pas au froid. Il arrive qu'on couvre les plants de tomates avec des couvertures pour repousser de quelques jours les dernières récoltes et permettre aux fruits plus tardifs de mûrir sur les plants. Sinon, on récolte tout avant le gel et on fait mûrir les tomates à l'intérieur.

D'autres espèces de légumes restent dans le potager jusqu'à la fin de la saison. C'est le cas notamment des carottes, rutabagas, betteraves, oignons, bulbes d'ail, pommes de terre, choux et courges. Il arrive que l'on prélève certains individus en petite quantité dès l'atteinte de leur maturité, mais le gros de la récolte s'effectue en fin de saison, durant les mois d'août, de septembre ou d'octobre, selon les espèces. Comme l'objectif de la culture de ces espèces est souvent de pouvoir stocker des aliments issus du jardin en prévision de la saison froide, le fait de les récolter tard en saison peut être un atout, la température extérieure étant alors plus propice à la conservation. Ainsi, une fois recueillis, les légumes peuvent être entreposés directement au sortir du jardin. Tous les spécimens de chaque espèce sont récoltés puis traités ou transformés pour assurer leur conservation.

Les légumes bulbes, comme l'ail et les oignons, sont récoltés à maturité et séchés pour être conservés. Les légumes racines étant un peu plus complexes à sortir de terre, les récoltes se font généralement à deux personnes. Une personne bêche la terre pour faire sortir les légumes pendant que l'autre les ramasse. Pour la conservation, on les débarrasse de la couche de terre qui les recouvre, ainsi que de leurs fanes et racines, s'il y a lieu. Certains, comme les pommes de terre, rutabagas et carottes, sont entreposés dans une cave ou un caveau, dans des caisses garnies de papier journal, afin de prévenir l'humidité. Lorsqu'ils sont entreposés dans de bonnes conditions, ces légumes peuvent être conservés pendant des longues périodes de temps, pouvant aller jusqu'à la récolte de l'année suivante. Les choux et les courges sont également entreposés au frais après les récoltes. Les betteraves, pour leur part, sont traditionnellement marinées et mises en pots.

Les récoltes de fin de saison s'étendent sur plusieurs heures et sont physiquement exigeantes. En sus du ramassage, elles impliquent des activés de transformation ou à tout le moins un certain traitement des légumes, fruits et herbes récemment cueillis en vue de leur conservation, ainsi que les travaux liés à la fermeture du jardin. Les jardinières et jardiniers s'attaquent généralement à ces tâches à plusieurs : des membres de la famille qui sont moins investis dans le potager le reste de l'année apportent alors leur aide ponctuelle. Dans le cas d'un ménage participant à la recherche, la récolte et la mise en conserves des betteraves donnent lieu à un événement familial annuel.

Tout au long de la période des récoltes, de grandes quantités de fruits et légumes sont sorties du potager. Les ménages, dépendamment du nombre de personnes qui les composent, des quantités récoltées et des quantités données à des membres de la famille élargie, s'assurent ainsi d'un approvisionnement à plus ou moins long terme. Par exemple, parmi les participantes et participants, un ménage de deux personnes récolte d'assez grandes quantités pour subvenir à ses besoins en certains fruits et légumes jusqu'au temps des Fêtes; une grande part des réserves est alors écoulée, lors des festivités de fin d'année. Par la suite, il leur reste certaines espèces pour quelques semaines encore et des carottes jusqu'à la prochaine récolte. Un autre ménage, composé de quatre personnes, subvient en bonne partie à ses besoins en produits frais durant la saison et en produits transformés ou séchés (tomates en dés, betteraves, ail, etc.) pendant une partie de l'hiver, en plus de donner une part des récoltes à plusieurs autres membres de la famille. En bref, l'approvisionnement alimentaire tiré du potager, quoique variable selon les ménages, est substantiel.

Dans le jardin pluriversel, les récoltes sont planifiées et gérées de façon bien différente. D'entrée de jeu, il y a peu de volonté de s'assurer d'un approvisionnement à long terme par les produits du jardin. Les jardinières et jardiniers préfèrent, au contraire, manger les fruits et légumes sitôt sortis du jardin. En plus du plaisir de manger les aliments alors qu'ils sont à leur meilleur, le côté simple de les avoir à portée de main dans le jardin, à la manière d'un grand garde-manger, est très apprécié. Conséquemment, certaines personnes

organisent leurs cultures de façon à étendre le moment des récoltes le plus possible, par exemple en cultivant des variétés au développement rapide qui peuvent être menées à terme, puis ressemées à plusieurs reprises pendant une saison. Certaines astuces, aussi, leur permettent un approvisionnement plus continu : des options comme la culture hors terre des pommes de terre, dans des sacs pourvus de rabats donnant accès aux racines en tout temps, sont utilisées.

Presque tous les types de plants se prêtent bien à ce mode de récolte, mais il convient particulièrement aux légumes-feuilles et aux herbes : les feuilles restent fraîches et bonnes pendant une assez longue période sur le plant ou en terre, alors qu'une fois récoltées elles se détériorent rapidement. Quelques personnes participant à la recherche ont témoigné avoir l'habitude d'aller cueillir des légumes-feuilles dans leur jardin juste avant le repas pour faire des salades fraîches. Les autres types de fruits et légumes, même s'ils perdent moins rapidement leur fraîcheur, sont souvent laissés sur les plants ou en terre jusqu'à ce qu'on ait envie de les manger ou qu'on en ait besoin pour la préparation d'un repas. Les produits ainsi récoltés nourrissent le ménage et sont parfois donnés à des membres de la famille élargie et à des amis dans le but de leur faire plaisir (plutôt que d'écouler les surplus). Il arrive aussi aux personnes jardinant dans la cour partagée d'un immeuble d'encourager leurs voisins et voisines à se servir directement dans le jardin.

Lorsque les plants sont nombreux, cependant, il arrive généralement un moment dans la saison où le jardin produit trop pour que les fruits et légumes soient ramassés au gré des envies. Certaines variétés doivent alors être récoltées avant que les fruits et légumes ne perdent en qualité, et c'est le travail de transformation, ainsi que les habitudes culinaires, qu'on adapte pour soutenir le rythme des récoltes. Pour les intégrer à leur alimentation en assez grande quantité, les personnes qui jardinent se montrent souvent créatives. Brownies aux zucchinis, muffins à la rhubarbe, gaspachos, nouilles de courgettes, soupes froides de concombres, « poke bols », confitures mariant fruits et légumes, sauces barbecue, salsas, smoothies d'épinards : les jardiniers et jardinières sont souvent à l'affut de nouvelles idées de recettes à essayer et introduisent des produits de leur jardin dans tous les types de plats préparés quotidiennement. Lorsque les récoltes sont importantes, une part peut aussi être transformée dans le but d'être conservée. Les tomates sont cuisinées en sauces, en dés, en ketchup puis mises en conserves, ou elles sont séchées, puis marinées dans l'huile. Elles peuvent aussi être congelées, entières ou en dés. Les concombres, pour leur part, sont à l'occasion marinés ou transformés en relish et mis en conserve. Les courgettes sont râpées, égouttées et congelées afin d'être utilisées dans des préparations à gâteau. Vers la fin de la période de production, certaines personnes prélèvent aussi les semences des variétés qu'elles ont particulièrement appréciées. Les dernières récoltes sont généralement effectuées en septembre, avant les premiers gels.

Les surplus sont donnés à des membres de la famille, des amis, des voisins et des collègues. Pour plusieurs, c'est une fierté de partager une part de leur production, tout en permettant d'éviter le gaspillage ou, par moments, de réduire le travail de transformation à effectuer pour préserver les aliments en question. Certaines personnes offrent aussi des produits transformés, qui ont généralement plus de valeur à leurs yeux.

Finalement, il arrive que le gros de la production de quelques variétés soit amassé en une seule fois, en fin de saison. C'est le cas notamment pour l'ail, les oignons, les carottes et les betteraves, lorsqu'on en cultive beaucoup. Après les avoir récoltées, on peut les transformer pour les conserver. L'ail, notamment, est suspendu dans un endroit sec pour le faire sécher. Quelques bulbes sont remis en terre à la fermeture du jardin. Les betteraves, pour leur part, sont souvent marinées. Dans de rares cas, il arrive que quelques herbes, dont le thym et l'origan, soient déshydratées pour assurer leur conservation.

3.5 La fermeture des jardins

Les étapes qui mènent à la fermeture du potager sont sensiblement les mêmes dans les deux types de jardins. Celle-ci a lieu à la fin du mois de septembre ou pendant le mois d'octobre. Que l'on jardine en contenants ou en parcelles, la première étape consiste à retirer les plants de la terre. Par la suite, il faut enrichir les parcelles et les préparer pour l'hiver, en plus, s'il y a lieu, de vider les contenants utilisés et de regrouper en un seul endroit la terre qui s'y trouvait.

Certaines personnes arrachent les plants au fur et mesure qu'elles procèdent aux dernières récoltes, alors que d'autres préfèrent tout laisser en place à ce moment-là et les extraire plus tard, en un seul coup. Les plantes annuelles sont mises au compost ou à la poubelle. Il arrive aussi, chez les jardinières et jardiniers qui cultivent un jardin de type pluriversel, que certaines herbes et plantes ornementales soient transplantées dans des pots puis rentrées à l'intérieur pour l'hiver. Les plantes vivaces, pour leur part, sont rasées au-dessus du sol; les racines restent en place et de nouvelles tiges pousseront l'année suivante. Dans les cas où les jardinières et jardiniers veulent modifier leur aménagement pour l'année suivante, c'est souvent à ce moment qu'elles sont changées d'emplacement. Ces déplacements sont parfois motivés par la plus ou moins grande productivité observée dans certaines parcelles du jardin, lors de la saison qui titre à sa fin. Puisque les vivaces comme la rhubarbe et certaines herbes sont considérées comme étant moins exigeantes pour les sols que les plantes potagères annuelles, elles sont généralement déplacées de parcelles plus productives vers des parcelles qui le sont moins.

Dans les parcelles aménagées au sol, la terre est retournée ou travaillée avec une fourche. Les racines restantes sont parfois laissées en terre après avoir été cassées, afin qu'elles nourrissent la terre en se décomposant. Quand l'une de ces parcelles en pleine terre a été

moins productive, il arrive qu'on l'enrichisse en y ajoutant une quantité relativement importante de compost. Lorsqu'on sait quels nutriments sont déficitaires, on peut faire des ajouts plus ciblés. Par exemple, un participant a témoigné avoir constaté, pendant la saison 2017, que le sol d'une de ses parcelles était trop faible en azote. À la fin de la saison, il a étendu ses plants de pois, riches en azote, sur cette parcelle afin de l'enrichir. Lorsque la terre est prête, on y plante les bulbes d'ail, qui doivent passer l'hiver dans le sol et, dans un cas observé, des oignons, afin que leur période de croissance soit plus longue.

Du côté des cultures en contenants, on vide habituellement les pots et les bacs de leur terre avant l'arrivée de l'hiver. Lorsqu'il y a des parcelles sur le terrain, on peut y rassembler toute la terre. Gabriel et Étienne, qui n'ont aucune parcelle, ont pour leur part décidé d'un emplacement où ils ont amoncelé la terre sous une bâche. Les pots sont entreposés dans un cabanon ou laissés à l'extérieur.

3.6 Les leçons tirées de l'observation répétée du jardin

Tout au long de la saison, les jardinières et jardiniers basent leurs actions sur des observations réalisées dans le potager, qu'elles et ils interprètent à partir de leur bagage de connaissances et de leur expérience. Les récoltes et la fermeture du jardin sont des occasions privilégiées pour tirer des leçons de l'ensemble de la saison de jardinage afin de réévaluer les méthodes utilisées et de prévoir les modifications à apporter pour la prochaine année. Ce processus d'évaluation consiste globalement à lier des constats (tel insecte ou maladie s'attaque à tel plant, par exemple) à une ou des causes (parce qu'il y a trop d'humidité ou que les plants manquent de calcium), dans le but d'éviter le problème à l'avenir. Présent dans les deux types de jardinage, ce processus s'y manifeste de façon différente, principalement parce que les bagages d'expériences et de connaissances sont généralement différents et que la fonction première du potager n'est pas la même.

Dans le jardin archétypal, c'est principalement en comparant le potager ou les récoltes à ceux des années précédentes qu'on tire des constats. En effet, les personnes qui jardinent ont souvent plusieurs années d'expérience de jardinage à leur actif et connaissent généralement bien leur jardin et les facteurs qui pourraient avoir un impact sur les cultures. La fonction principale du potager étant de nourrir le ménage, la quantité et la qualité des récoltes sont des indicateurs importants du degré de réussite d'une saison de jardinage. Ainsi, tout élément nouvellement introduit (comme un compagnonnage inédit ou un emplacement inusité pour une espèce végétale) pousse les jardinières et jardiniers à être vigilants par rapport à ses possibles répercussions. Par exemple, Josée a planté pour la première fois une variété de haricots grimpants dans son jardin pendant la saison 2018. Lors d'une séance de jardinage au début du mois de septembre, elle s'interrogeait à savoir si le fait que les plants de haricots soient plus hauts que ceux des années précédentes allait avoir un impact sur la culture voisine, en l'occurrence les carottes. Lors de la récolte des

carottes, un mois plus tard, elle a constaté qu'elles étaient beaucoup plus petites qu'à l'habitude. Pour elle, cela pouvait être expliqué par un mauvais choix de semences en début de saison, un manque d'espace entre chaque carotte ou par l'ombrage occasionné par les plants de haricots. La dernière option lui semblant particulièrement plausible, elle a conclu sa réflexion en affirmant que l'année suivante, elle ferait attention à ne pas planter de variétés grimpantes de haricots, pour que les carottes bénéficient de plus d'ensoleillement. Le moment de la récolte a donc été, pour elle, l'occasion d'évaluer la qualité de sa récolte en fonction de celles des années précédentes et de prévoir des modifications pour l'année suivante.

Le processus est légèrement différent du côté du jardin pluriversel, puisque les jardinières et jardiniers qui s'y activent cherchent justement, ce faisant, à apprendre. Il est donc fréquent qu'elles et ils provoquent volontairement des situations pouvant donner lieu à des enseignements, en menant des « expériences ». Généralement, ce processus consiste à tenter d'isoler certaines variables pouvant intervenir dans une situation donnée, pour les mettre à l'épreuve. Ainsi, on prendra, par exemple, deux plants de la même variété, qu'on mettra dans des pots de matériaux différents, pour voir l'impact de ces matériaux sur la rétention d'humidité et sur la santé des plants. Ou encore, on mettra quelques plants d'une même variété dans un même contenant et un autre plant dans un contenant distinct, pour vérifier l'impact de la taille du contenant sur la croissance et la productivité des plants. Ce faisant, les jardinières et jardiniers mettent volontairement à risque une part de leurs cultures au bénéfice de leur compréhension des phénomènes qui interviennent dans la bonne croissance des végétaux.

Il est aussi très fréquent que les personnes qui jardinent apprennent de manière fortuite, car elles n'ont souvent pas de méthodes rodées par des années de pratique dans le même contexte. Certaines d'entre elles compensent en consacrant du temps à observer le développement des plants et à se questionner au fil des phénomènes qui surviennent. Par exemple, lorsque les plants font beaucoup de fleurs mais ne donnent aucun fruit, on en déduit que les pollinisateurs ne viennent pas butiner les fleurs et qu'il faudrait, à l'avenir, tenter de les féconder manuellement. Ou bien, lorsqu'une variété plantée en pot ne produit pas ses fruits, on déduit que cette façon de la cultiver ne lui convient pas et qu'il serait mieux de la faire pousser en pleine terre l'année suivante.

Pour évaluer la réussite de leur entreprise, les jardiniers et jardinières comparent parfois leur potager avec celui d'autres membres de leur famille, d'amis, de collègues et autres connaissances. Plus souvent, cependant, c'est avec leurs expériences des années précédentes que les jardinières et jardiniers comparent, lorsqu'applicable. Par exemple, Marie a décrété, à l'automne 2018, que l'ajout de chaux et d'engrais pour désacidifier et enrichir son sol avait bien fonctionné puisque le rendement de son potager a été, cette année-là, nettement supérieur à celui de la précédente. C'est donc en comparant des

éléments tels que la croissance et la productivité des plants qu'on évalue l'efficacité des méthodes utilisées. Il arrive aussi que l'évaluation ne repose pas sur des signes visibles, mais sur des connaissances et des attentes. Cela a été le cas pour Marc, qui a construit une serre pour la saison 2018. Bien que les plants aient été très performants sur le plan du rendement, il s'est déclaré insatisfait en fin de saison, affirmant que la serre était trop petite pour que les plants s'y déploient pleinement et que le soleil n'y entrait pas bien. Il a donc décidé de construire un autre type de structure en vue de la saison suivante, afin de corriger ces imperfections.

Une saison permet de tirer un certain nombre de leçons que les jardinières et jardiniers gardent en tête et, dans certains cas, sur papier. À la fin de la saison, plusieurs ont des idées assez précises concernant les changements à apporter l'année suivante. À la fin de la saison 2018, un constat en particulier était tiré par presque toutes les personnes jardinant en parcelles : les plants étaient trop rapprochés et empiétaient les uns sur les autres, nuisant probablement à leur productivité. L'une d'entre elles a avoué, découragée, faire ce constat chaque année, mais ne jamais procéder aux modifications qui s'imposent au moment de la mise en terre! Comme il est difficile, au printemps, de croire que les plants deviendront aussi grands qu'ils ne le sont quelques semaines plus tard, l'enthousiasme du début de saison la pousse invariablement à placer un grand nombre de plants de différentes espèces dans sa petite parcelle. Il semble donc que certains éléments peuvent entraver le processus d'évaluation et d'amélioration, dont, dans ce cas précis, un enthousiasme débordant.

3.7 Le potager à travers le temps

Les façons dont les jardinières et jardiniers se projettent dans l'avenir diffèrent dans les deux types de potagers que nous avons distingués. Dans le jardin archétypal, domine une conception du potager comme étant stable à travers le temps. Le potager se réalise année après année dans des conditions relativement similaires. Les projets impliquant des changements sont généralement de petite envergure : il peut s'agir, par exemple, de perfectionner ses méthodes pour la culture d'un type de plant ou encore, de faire l'essai d'une nouvelle variété en particulier.

Dans le jardin pluriversel, au contraire, le jardinage et le jardin comme tel sont conçus comme étant continuellement à améliorer. Les jardins sont travaillés et modifiés année après année. Ces remaniements constants nécessitent du temps, de la créativité, de l'argent et, surtout, des connaissances ainsi que de l'expérience. Les jardinières et jardiniers forment ainsi toutes sortes de projets à court et moyen terme pour leur potager en ce qui concerne, entre autres, le réaménagement et l'agrandissement des zones de culture, la production de certains intrants ainsi que l'amélioration de leurs connaissances de jardinage en général et des savoirs spécifiques à leur propre jardin.

L'aménagement des zones de culture, particulièrement, est généralement projeté sur un horizon de temps plus long que la saison en cours. D'une part, les jardinières et jardiniers ont souvent la volonté d'apporter des améliorations d'ordre esthétique à leurs zones de cultures à court ou moyen terme. Il s'agit généralement de petits ajouts comme des bordures ou des contenants plus jolis, ou encore des variétés de formes et de couleurs particulières. D'autre part, elles et ils planifient régulièrement des améliorations d'ordre pratique pour leur jardin. Par exemple, Marc avait pour objectif, à la fin de la saison 2018, de construire des bacs surélevés afin de pouvoir jardiner assis sur un tabouret l'année suivante. Il planifiait monter ces bacs sur des roulettes afin qu'ils soient déplaçables en fonction des heures d'ensoleillement, et les munir d'armatures de façon à pouvoir les couvrir lors des périodes de froid. De son côté, Audrey souhaitait, à long terme, cultiver deux grandes parcelles en pleine terre qui lui permettraient de produire suffisamment pour couvrir la majorité de ses besoins en fruits, légumes, aromates et herbes médicinales. Son objectif serait d'utiliser l'une de ces parcelles pour continuer à faire pousser de nouvelles espèces et variétés et s'amuser, et l'autre pour des cultures plus sûres, à transformer et conserver pour l'hiver. Pour arriver à ses fins, elle a décidé de procéder progressivement et de commencer par agrandir sa parcelle actuelle en vue de la prochaine saison. La prochaine étape sera pour elle d'aménager une seconde zone de culture en un long rectangle étroit, qui pourra par la suite être élargie d'année en année selon le temps dont elle dispose pour s'occuper du potager.

Par ailleurs, certaines personnes entendent produire elles-mêmes, au cours des années qui suivront, certains intrants nécessaires au jardinage, comme le compost, les semis et les semences. L'une des participantes, qui fait du compost dans un très petit bac, a pour projet de se doter de deux grands bacs, ce qui lui permettrait d'avoir continuellement un compost en remplissage et un en dormance. Elle disposerait donc en tout temps de compost prêt à être utilisé dans le jardin. Du côté des semis, certaines personnes souhaitent s'équiper de lampes de croissance, afin de pouvoir les faire à la maison. Certaines personnes ont aussi l'ambition de se pourvoir d'une collection de bonnes semences leur permettant d'être pratiquement autosuffisantes, en récoltant les semences de leurs plants préférés année après année.

Finalement, plusieurs jardinières et jardiniers aspirent à développer leurs connaissances à court et moyen terme. Certains désirent mettre à profit la saison morte pour lire sur le sujet en général, d'autres ont des objectifs précis et veulent s'informer, par exemple, sur certains symptômes ou effets observés pendant la saison et auxquels elles ou ils n'ont pas su attribuer de cause précise sur le moment. Développer une meilleure compréhension de leur propre jardin est aussi visée qui nous a été rapportée. À cette fin, plusieurs jardinières et jardiniers songent à documenter leur potager plus systématiquement à l'avenir, en notant les interventions réalisées et les impacts observés en cours de saison, en plus de conserver des plans détaillés du jardin, année après année. Elles et ils désirent aussi prendre en compte

l'effet de l'emplacements des végétaux sur leur croissance et leur productivité, ainsi que les succès et les insuccès dus à la manière d'aménagement le potager en début de saison, afin d'adopter de meilleures pratiques dans les années à venir.

En bref, ce type de jardinage est une activité qui est constamment en développement, qui peut toujours être faite autrement (ou « mieux », selon les personnes concernées) et de laquelle on peut apprendre sans cesse. Les jardinières et jardiniers se projettent fréquemment dans le futur en songeant aux possibilités à explorer ou aux façons de parvenir à leurs objectifs.

4. Les dimensions symboliques du jardinage

Dans cette partie du rapport, nous abordons à tour de rôle les deux types de jardinage distingués au départ, pour mettre en relief 1) les fonctions attribuées au potager, les motivations des jardinières et des jardiniers ainsi que les bénéfices retirés de leur activité ; 2) les sources et les modes de transmission des savoirs mobilisés ; 3) les représentations du jardinage comme travail ou loisir.

4.1 Pourquoi faire un jardin ? Fonctions du potager, motivations et bénéfices retirés

Dans les pages qui suivent, nous nous attardons aux raisons invoquées par les personnes rencontrées quand il s'agissait d'expliquer pourquoi elles jardinaient, pourquoi elles se donnaient tout ce mal, ce que cela leur apportait et ce qu'elles appréciaient tout particulièrement de cette activité. Ici aussi, des distinctions se sont avérées entre les personnes dont les pratiques collent au jardin archétypal et celles dont le jardin est plutôt de type pluriversel.

4.1.1 L'archétype du XXe siècle : un potager nourricier, d'abord et avant tout

La fonction première de ce type de potager est nourricière. On y cultive, sur une superficie relativement importante, des fruits et légumes qui font partie de l'alimentation courante des membres de la famille. Les parcelles comportent très peu d'aromates et de variétés d'agrément; elles sont remplies de légumes qui ont le potentiel de fournir un apport alimentaire significatif. Tout comme l'a observé Guyon dans les potagers nourriciers qu'il a observés à Strasbourg au début des années 2000, les variétés favorisées sont celles qui produisent de gros fruits et légumes, lesquels sont bien visibles dans le potager. Chaque espèce cultivée est présente en quantité importante, car le but visé est la transformation et la conservation d'une part des récoltes en prévision des mois à venir.

Cette pratique fait écho à ce que rapportait Paradis au sujet des potagers des fermes québécoises du XXe siècle lesquels, jusqu'aux années soixante, étaient aménagés dans une

optique d'autosuffisance alimentaire (Paradis 1986 : 5). Pendant la crise économique des années 1930 et la seconde Guerre mondiale, ces potagers permettaient de faire des réserves afin de ne pas manquer de nourriture en cours d'année. En outre, la vente de surplus générait des revenus destinés à l'achat de biens de première nécessité pour les ménages ruraux. Le jardinage était sous la responsabilité des femmes, qui l'intégraient à leurs activités quotidiennes. Cette pratique s'est maintenue, pour des raisons principalement économiques, jusqu'aux années soixante-dix, quand les produits frais sont devenus plus accessibles dans les épiceries (Paradis 1986 : 44-47).

Bien qu'elles ne visent plus, aujourd'hui, l'autosuffisance alimentaire du ménage, la motivation économique demeure très importante pour les personnes qui réalisent des grands potagers de ce type. On cultive principalement pour économiser de l'argent, puisque les fruits et légumes sont considérés dispendieux en commerce. Les prix des fruits et légumes sont particulièrement élevés hors saison, ce qui justifie pour certaines personnes le fait de transformer et de conserver une portion importante de leurs récoltes pour l'hiver. Ainsi, le jardinage est une façon de se libérer d'une part du poids financier que représente l'approvisionnement alimentaire du ménage.

Manger des fruits et légumes de qualité est aussi une motivation importante chez les jardinières et jardiniers rencontré. La nourriture issue du jardin est considérée meilleure au goût, plus fraiche et moins susceptibles de se détériorer rapidement que celle que l'on trouve en magasin. De plus, on considère qu'il s'agit d'une nourriture saine, parce qu'il s'agit de fruits et légumes « de chez nous », qui ont poussé dans notre sol, dans des conditions de production que l'on connaît. Cela rejoint ce que Paradis nomme la raison « culturelle » de faire un potager, qui est présente surtout dans la deuxième moitié du XXe siècle au Québec : on aime manger les légumes que l'on a cultivés soi-même puisqu'on trouve qu'ils ont meilleur goût (1986 : 50-52).

Du côté des bénéfices que ces jardinières et jardiniers retirent de leur activité, on retrouve notamment la satisfaction de perpétuer une activité familiale traditionnelle : elles et ils éprouvent parfois une grande satisfaction à reproduire des gestes appris par le passé, auprès de membres de la famille, et à s'inscrire, ce faisant, dans une certaine tradition, en continuité avec eux. Cet aspect a également été noté par Paradis, qui affirme que même si on ne jardine plus par obligation dans la deuxième moitié du XXe siècle, on continue d'apprécier l'activité puisqu'il s'agit d'un espace-temps distinctif, où l'on perpétue des manières de faire (1986 : 50-52). Enfin, les personnes rencontrées retirent beaucoup de plaisir et de satisfaction des moments passés à jardiner, que ce soit parce qu'ils leur permettent de passer du temps à l'extérieur et de profiter de la saison estivale, parce qu'ils leur permettent de se détendre ou parce qu'ils leur procurent un sentiment d'accomplissement.

4.1.2 Au-delà de la production : le jardin pluriversel, un lieu d'expression

Les jardins correspondant à ce type sont des espaces que l'on veut et qui sont personnalisés. Derrière chaque potager se trouvent une démarche ainsi qu'une lecture particulière du jardinage et du contexte politique, environnemental et social dans lequel il a cours. Les personnes qui entretiennent un jardin pluriversel ne le font pas parce que cela leur semble naturel ou parce qu'elles en ont l'habitude : elles sont motivées par des valeurs, des idées, des convictions spécifiques. Leurs activités de jardinage parlent du monde dans lequel ils et elles vivent et de leurs idéaux. Ces personnes s'expriment sur différents enjeux contemporains et leurs activités de jardinage témoignent d'une réflexion préalable sur les façons de faire que l'on souhaite privilégier pour leurs incidences sur la santé et l'environnement, mais aussi parce qu'elles témoignent de positions réfléchies eu égard à ce qui est « bon », « bien » et « souhaitable » (ou inversement) pour la collectivité, sur le plan de la consommation comme sur celui des rapports entre humains et entre humains et non humains.

La qualité des aliments

« Des aliments sains, ça part de bonnes semences, de bons contenants et de bonne terre » (Marc).

Comme le suggèrent les propos de Marc, par le biais de leurs activités de jardinage, les personnes rencontrées sur le terrain s'expriment sur leur manière de concevoir la qualité de la nourriture. Elles et ils tiennent des discours très critiques sur la production agroalimentaire et sur les aliments accessibles dans le commerce. Les choix effectués et les méthodes utilisées pour leurs propres cultures parlent de leurs préoccupations, mais aussi de leurs conceptions de ce que sont les « bons » aliments et les « bonnes » méthodes de production.

Les plus vives préoccupations liées à l'alimentation chez les jardinières et jardiniers rencontrés concernent son impact sur la santé. En effet, plusieurs considèrent que les produits issus de l'agriculture conventionnelle et achetés à l'épicerie contiennent des produits toxiques qui peuvent avoir de graves répercussions sur la santé. Bien que le bio soit généralement considéré comme une meilleure option, ces personnes expriment tout de même des réserves à l'égard de cette certification, faisant valoir que les normes ne sont pas très exigeantes et permettent l'utilisation de certains pesticides et insecticides. Elles jugent aussi que la gamme de produits certifiés bio sont trop chers et donc peu accessibles. Il ressort des témoignages recueillis un sentiment de ne pas avoir le contrôle et de ne pas disposer de toutes les informations requises pour pouvoir faire des choix alimentaires éclairés. Plusieurs estiment en effet qu'il n'y a pas moyen de savoir exactement ce que

contiennent ou d'où proviennent les aliments offerts en magasin; elles et ils trouvent cela frustrant.

Ainsi, pour s'approvisionner, certaines personnes choisissent de s'abonner à un système de paniers bios ou d'aller acheter des aliments dans les kiosques de fermes situées à proximité, même si ces dernières n'ont pas de certification bio. Le fait que ce soit de petites productions, ajouté au contact direct avec les maraîchères et maraîchers, leur inspire davantage confiance que la certification. Cela dit, la plupart des personnes rencontrées s'approvisionnent majoritairement en épicerie en produits qui ne sont pas issus d'une agriculture biologique. L'écart entre leur approvisionnement alimentaire habituel et leur idéal est donc particulièrement marqué.

Dans leur jardin, cependant, les jardinières et jardiniers rassemblent au meilleur de leurs capacités les conditions nécessaires à la production d'aliments jugés sains. Il semble convenu que rien n'égale le fait de faire pousser soi-même ses aliments, puisqu'ainsi, on connaît les modalités exactes selon lesquelles ils ont été cultivés. Pour certaines personnes, le simple fait qu'il n'y ait pas d'ajout de pesticides, insecticides ou autres produits aux cultures est garant de la (meilleure) qualité des récoltes du jardin. Pour d'autres, il faut porter attention à plusieurs autres aspects, dont la qualité des semences et du substrat, les matériaux dont sont faits les contenants, les produits contenus dans les engrais, etc. Dans tous les cas, les personnes qui jardinent considèrent leur production comme étant saine.

Les dimensions environnementale et politique de la production et de la distribution des aliments

« Si tout le monde cultivait ce qu'il peut dans sa cour, ce serait déjà ça ! » (Gabriel).

En cultivant dans leur cour ou sur leur balcon, bien des jardinières et jardiniers s'expriment aussi sur des enjeux écologiques et politiques qui concernent les modalités qui prédominent actuellement dans la production et la distribution alimentaire. Partant de leurs critiques à l'encontre du système alimentaire conventionnel, ces personnes mettent en action dans leur jardin des façons de faire alternatives qui correspondent mieux à leurs convictions.

La majorité des personnes dont les pratiques relèvent de ce type de jardinage considèrent que le système alimentaire conventionnel est problématique sous plusieurs aspects. Elles décrient les conséquences environnementales négatives de la délocalisation de l'agriculture et du transport des aliments sur de grandes distances. L'émission de gaz à effet de serre est au centre de leurs préoccupations. La pollution liée à l'utilisation d'intrants chimiques dans l'agriculture intensive est aussi décriée par plusieurs. D'un point de vue plus politique, certaines personnes estiment aussi que la délocalisation de l'alimentation place les collectivités rurales dans des situations de vulnérabilité. Pour elles, il est important de

conserver les terres agricoles, les outils et les savoirs permettant aux individus et aux collectivités de se nourrir.

En cultivant à la maison, les jardinières et jardiniers mettent en action des façons de produire et de distribuer différentes de celles qui en sont venues à dominer le paysage alimentaire, au Québec. Grâce à leurs activités d'autoproduction, une part de leur approvisionnement, parfois minime mais parfois plus substantielle, est sous leur contrôle. Ces personnes mettent de l'avant le fait qu'en pratiquant l'autoproduction, elles réduisent les impacts de leur alimentation au niveau de l'émission de GES et de la pollution causée par les méthodes de l'agro-industrie. Cela rejoint les constats de plusieurs études australiennes (Gaynor 2006 : 167 ; Head and Muir 2007 ; Power 1999 : 34) dont font état Larder et al. (2014 : 60), selon lesquelles les préoccupations écologiques sont devenues, au cours des dernières décennies, un facteur de motivation important pour pratiquer le jardinage.

Il s'agit toutefois d'actions plus symboliques que vouées à avoir un impact concret, car les potagers pluriversels n'ont pas comme principale fonction de nourrir les ménages. En effet, plutôt que de choisir des variétés en fonction de leur rendement, on y cultive des variétés rares, des aromates, des légumes-feuilles, des plantes qu'on juge originales, belles, ou qu'on veut essayer de faire pousser par curiosité. Ainsi, au lieu de chercher à atteindre un objectif clair en termes de quantité de récoltes on essaie, dans bien des cas, de « faire notre part » en cultivant « ce qu'on peut » chez soi. De façon similaire, Larder et al. (2014) constatent dans leur étude sur les potagers domestiques de la ville de Brisbane, en Australie, que jardiner permet de s'exprimer par rapport à ce que l'on souhaiterait voir advenir dans le système alimentaire (2014 : 65). En somme, dans la région de Québec, le jardinage contribue à la diffusion d'imaginaires alternatifs en lien à l'alimentation mais aussi, plus largement, à la consommation.

La dépendance au marché et la surconsommation

« Pour moi, ne rien acheter est le meilleur outil de combat contre le capitalisme. Mon jardin, il ne me coûte presque rien. » (Louis)

Plus largement, pour plusieurs personnes, le jardinage fait partie d'un ensemble de gestes quotidiens posés dans l'objectif d'adopter un mode de vie qui s'éloigne du modèle dominant, axé sur la surconsommation. Il relève ainsi d'un certain « lifestyle politics », c'est-à-dire un questionnement qui remet en cause le mode de vie dominant, ou encore « la contestation d'une manière d'être au monde qui est directement branchée sur les choix moraux impliqués dans nos routines de consommation de tous les jours » (Spaargaren & Oosterveer 2010 : 1894; notre traduction). Chez la majorité des personnes rencontrées, les activités de jardinage s'inscrivent dans un processus global de prise de conscience et de

responsabilisation individuelle par rapport aux choix et aux habitudes de consommation. Ainsi, le jardinage est conçu comme une façon de faire plus par soi-même et d'acheter moins, de limiter sa dépendance au marché et de se réapproprier des savoirs. Dans le but de s'éloigner du modèle dominant, ces personnes cherchent à rendre possible un mode de vie qu'elles jugent plus sain, plus « naturel ». Cette volonté s'exprime, à divers degrés, dans les propos tenus par la majorité des jardinières et jardiniers rencontrés, quand il était question de ce qui les poussait à s'investir ainsi dans la culture, la récolte et la transformation de nourriture, à la maison.

Concrètement, à travers le jardinage, les idéaux mentionnés précédemment sont mis en pratique en appliquant trois principes : acheter moins, consommer mieux, éviter le gaspillage. Pour les jardinières et jardiniers, le premier principe est observé en s'approvisionnant partiellement en nourriture en dehors du marché, dans le potager, mais il s'applique aussi à l'aménagement des espaces de cultures. En effet, plusieurs personnes achètent le moins de matériel possible et préfèrent se débrouiller avec des matériaux recyclés pour créer des parcelles et des supports destinés aux plants. Par rapport au principe de « consommer mieux », l'idéal d'une alimentation fraîche, saine et variée, riche en fruits et légumes et comportant le moins possible de produits transformés est largement partagé. Dans leurs discours, les personnes qui jardinent s'efforcent de valoriser les aliments frais, entiers, non transformés ; la simplicité d'avoir de bons aliments sous la main en tout temps est mise en avant, tout comme le plaisir de cuisiner et de manger des aliments savoureux. Pour finir, ne rien gaspiller et utiliser les plants à leur plein potentiel fait partie du mode de consommation idéal symbolisé par les activités de jardinage. Tout ce qui peut être consommé l'est : par exemple, une participante élabore du pesto avec des fanes de carottes, un autre conserve ses résidus végétaux pour en faire des bouillons de légumes et la plupart font leur propre compost.

Certaines personnes, cependant, n'envisagent pas du tout le jardinage dans une optique de consommation responsable. Au contraire, dans leur cas, la manière de pratiquer cette activité s'inscrit plutôt dans un mode de vie qui est axé sur la consommation de biens achetés sur le marché, et elle contribue à le perpétuer. Parmi les jardinières et jardiniers rencontrés, deux sont dans cette situation. Ces personnes ont adopté des habitudes de jardinage qui contrastent avec celles mentionnées plus avant : par exemple, elles achètent du matériel neuf prêt à être utilisé, comme des bacs en plastique et des objets jetables tels des supports et treillis pour les plants ou des affichettes de plastique servant à identifier les légumes semés dans les différents rangs, carrés ou contenants qui constituent le potager. Dans la grande majorité des cas, néanmoins, les personnes rencontrées ont le souci de recourir à des matériaux biodégradables, tout comme elles souhaitent se rapprocher de « la nature ».

La relation à la nature

« Mes plantes, j'en prends soin, je les écoute. Si l'une d'entre elles meurt, ça me fait de la peine, vraiment. » (Aline)

Une autre motivation exprimée par les personnes rencontrées est le désir d'entrer en relation avec « la nature », notion qui semble référer, essentiellement, au monde végétal. Les jardinières et jardiniers veulent lui donner une plus grande place dans leurs environnements de vie, surtout en ville. Dans les milieux urbains denses, le jardinage signifie souvent le verdissement des cours et des balcons et la création de lieux de socialisation. La place de la nature en ville est en quelque sorte, revendiquée par le biais de ces pratiques et le jardinage permet, dans ce contexte, de donner un aperçu de ce que la ville pourrait être. Par exemple, Aline, qui habite un quartier particulièrement dénué de verdure, cherche à avoir un impact positif sur les gens en emplissant leur environnement de la vie, des couleurs et des odeurs des végétaux. Elle jardine donc dans de grands pots colorés, dans la cour partagée de son immeuble. Elle adore voir les passants qui, l'apercevant depuis la rue, s'arrêtent pour observer son jardin.

Ces constats concordent avec ceux issus des travaux de Van Heezik et al. (2014) et Bhatti et al. (2009), qui concernent respectivement la Nouvelle-Zélande et la Grande-Bretagne : on y rapporte que les personnes qui jardinent associent cette activité au bien-être et à la santé. Pour Bhatti et al., on peut dire du jardin domestique qu'il représente « a creative place in/co-habited by people and 'nature'; a place full of mystery, where simple pleasures can have profound meanings, and where ecology, e/motion, body and memory combine" (2009 : 64). Les participantes et participants de notre propre étude se sont spontanément exprimés, à l'occasion, sur le type de liens qu'elles et ils développent (ou cherchent à développer) avec le vivant. Globalement, il ressort des gestes et des discours de ces personnes une part d'humilité devant la nature, qui les émerveille par sa complexité et sa beauté. Elles partagent le sentiment qu'il y a quelque chose d'éminemment sensible dans les plantes et qu'il faut veiller sur elles. Certaines personnes se placent, en définitive, dans une démarche de soins, d'observation et d'apprentissage par rapport aux plantes. Cet aspect affectif de la relation aux plantes a aussi été souligné par Bhatti et al., qui recourent à la notion de « *cultivation* » pour la désigner; elle réfère au fait que la culture des plantes suscite une réponse émotive spécifique du fait qu'en la pratiquant, on se trouve à apprendre à prendre soin des plantes, de soi et des autres (2009 : 62).

La transmission des savoirs

« Y'a rien qui me fait plus plaisir que de voir mon bébé d'un an dans le jardin, qui savoure une grosse tomate qu'il vient tout juste de cueillir. » (Audrey)

Enfin, les jardinières et jardiniers rencontrés se sont montrés désireux de montrer aux enfants comment sont produits certains aliments. Toutes les femmes et certains hommes qui ont participé à la recherche nous ont fait part de leur impression que les enfants, aujourd'hui, sont tellement coupés de leurs liens à la terre qu'ils ne savent pas comment poussent les fruits et les légumes. Il est donc important, pour elles et pour eux, de réhabiliter ces savoirs et de leur accorder une place dans l'éducation des enfants.

Les personnes qui ont des enfants tiennent à leur faire connaître le cycle de vie d'une plante, de la germination d'une graine à la formation des fruits et des légumes. Dans plusieurs anecdotes recueillies auprès de ces jardinières et jardiniers, les enfants, en reconnaissant dans leur assiette, à leur forme particulière, des légumes qu'ils ont eux-mêmes récoltés, développent spontanément leur goût pour un aliment qu'ils abhorraient parfois jusque-là. Plusieurs personnes n'ayant pas d'enfants à la maison ont aussi ce souci d'enseignement à cœur et ont témoigné ressentir beaucoup de plaisir à faire visiter leur potager à des enfants. Par exemple, Marie, sachant que le jeune garçon d'une amie n'aimait pas les légumes, lui a fait cadeau d'un plant de tomates cerises sucrées afin de l'initier tranquillement au jardinage et au goût des légumes, tactique qui a porté fruit puisque l'année suivante il débutait, avec ses parents, l'aménagement d'un premier petit potager.

Les jardins sont donc vus, par les participantes et les participants, comme des lieux d'apprentissage et de transmission de savoirs entre générations. Cet aspect constitue une motivation à jardiner ou un bénéfice qu'on retire de l'activité, selon les cas. Cela fait aussi écho à l'idée, mise en avant par Van Heezik et al. (2012 : 141), que le jardinage peut jouer un rôle de de liant social. Le potager est un espace où on partage des moments, des émotions et des savoirs que l'on juge importants. Les savoirs en question ont pu être acquis de différentes manières, comme nous le verrons maintenant.

4.2 Les sources et les modes de transmission des savoirs

Les manières de jardiner, si elles sont basées sur la reproduction de formules éprouvées dans le jardin archétypal, sont plutôt tournées vers l'expérimentation et l'apprentissage autodidacte dans le jardin pluriversel.

4.2.1 L'archétype du XXe siècle : de la famille à la terre

Les méthodes qui permettent l'aménagement et l'entretien de ce type de potager sont issues d'un savoir familial et sont généralement appliquées à l'identique année après année.

Les parents transmettent leur savoir aux enfants principalement par la pratique, en les impliquant dans le jardin. Dans un parcours typique, les personnes apprennent à jardiner auprès de leur famille et parfois de leur belle-famille, puis répètent l'expérience lorsqu'elles sont installées dans leur propre résidence ou fondent leur propre famille. Pour elles, les façons de jardiner demeurent donc relativement les mêmes de génération en génération. Le savoir familial est aussi conçu comme étant une ressource pour les jardinières et jardiniers qui ont leur propre potager. En effet, lorsqu'elles sont confrontées à des situations inhabituelles, c'est auprès de membres de leur famille que ces personnes vont chercher un premier avis.

À l'exclusion des situations imprévues, qui exigent une réaction plus improvisée, les personnes reproduisent le même ensemble de pratiques et de méthodes culturales année après année. La constance dans les variétés cultivées et dans les méthodes employées permet une bonne connaissance du cycle de croissance habituel des plants et des embûches qui seront potentiellement rencontrées au cours de la saison. Cette connaissance de leur potager donne aux jardiniers et jardinières un ensemble de repères qui leur permet d'interpréter les signes de bonne ou de mauvaise santé des plants et d'agir en conséquence. En limitant les changements (et donc les éléments inconnus) à toutes les étapes du processus, on favorise un potager aux rendements relativement fiables.

Ainsi, les jardiniers et jardinières ne reproduisent pas nécessairement ces pratiques parce qu'elles et ils pensent qu'elles sont meilleures que d'autres, mais bien parce que les changer comporterait des risques qu'elles et ils ne veulent pas prendre. Ce genre de réflexion est ressorti à plusieurs reprises durant les séances d'observation menées dans les jardins. Par exemple, Pierre, en enseignant à l'enquêtrice la méthode qu'il utilise pour planter les tomates, méthode qu'il avait lui-même apprise de son père, a affirmé qu'il ne s'agissait peut-être pas de la meilleure ou de la seule façon de faire, mais que ça avait toujours bien fonctionné et qu'il vaut mieux ne pas changer une formule gagnante.

Cela dit, ces façons de faire ne sont pas figées et il arrive, dans la pratique, que certaines d'entre elles soient modifiées par une ou un jardinier, au fil du temps, ou encore d'une génération à l'autre. En effet, certaines personnes identifient parfois des besoins nouveaux dans leur potager ou jugent que d'autres méthodes que celles qu'elles ont apprises pourraient être bénéfiques à leurs cultures. Par exemple, Benoît a décidé un jour de cesser de faire des planches de culture surélevées parce que cette méthode convenait mal à la réalité de son jardin. Cela favorisait l'assèchement de la terre et n'apportait à son sens, en

contrepartie, rien de très positif aux plants. Par ailleurs, certaines personnes aiment faire des tests, par curiosité. Elles essaieront, par exemple, de faire pousser quelques plants d'une nouvelle variété pour voir si ça fonctionne. Cependant, ces expérimentations sont réalisées en marge de l'activité productive principale. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut, dans le jardin archétypal, se permettre de prendre des risques : que ces tests soient concluants ou non, ils ne représentent pas une menace pour le rendement général du potager.

4.2.2 Le jardin pluriversel : des sources d'apprentissage diverses

Dans ce type de jardins, rares sont les personnes qui jardinent dans les mêmes conditions depuis plusieurs années et dont les pratiques sont rodées par des années d'expérience. Au contraire, parmi celles qui ont participé à la recherche, certaines débutent en jardinage ; d'autres ont cessé de jardiner pendant de nombreuses années et s'y remettent dans un nouveau contexte ; d'autres encore se sont adaptées à des emplacements et des substrats différents au fil de leurs déménagements. Leurs pratiques, qui ne leur ont pas nécessairement été enseignées par la famille, sont basées sur des savoirs acquis à travers différentes sources. Les expériences réalisées, les discussions avec d'autres jardindières et jardiniers, les formations suivies et l'Internet sont les principales sources des savoirs mobilisées.

Les expériences sur lesquelles s'appuient les personnes qui jardinent sont de toutes sortes. La plus commune est l'expérience d'un potager familial dans leur jeunesse, sur laquelle plusieurs prennent appui. D'autres ont aussi appris à jardiner lors d'expériences moins typiques, acquises lors d'un séjour de travail volontaire sur une ferme (du genre *woofing*), de cours de biologie végétale au CÉGEP ou d'un emploi occupé dans un jardin botanique, par exemple.

Les jardinières et jardiniers sont également nourris par les discussions qu'elles et ils ont avec leur famille, leurs amis, leurs collègues ou leurs voisins. Plusieurs personnes font du jardinage un de leurs sujets de bavardage de prédilection, de sorte qu'elles apprennent énormément des expériences et des savoirs des autres. Pour elles, ces échanges sont aussi de bonnes façons de créer des liens avec certaines personnes comme des collègues et voisins desquelles elles sont moins proches. Le jardinage peut devenir un beau terrain d'entente et de partage avec les autres, ce qui stimule d'autant plus la transmission des connaissances.

Les personnes qui jardinent cherchent aussi, parfois, à accéder à des sources de savoir plus formelles. Certaines assistent à des conférences ou suivent des formations théoriques ou des ateliers pratiques offerts par des centres horticoles, par exemple. Les informations et les articles publiés sur les sites Internet des centres horticoles et des semenciers sont aussi

consultés, de même que les sites de personnalités publiques spécialisées en horticulture, comme le Jardinier Paresseux (Larry Hodgson). Il arrive aussi que les conseils des personnes employées dans un centre jardin soient recherchés et considérés comme étant très fiables.

Enfin, certaines personnes sont à l'affut sur les réseaux sociaux. Que ce soit sur Pinterest ou sur l'un des multiples groupes Facebook rassemblant des jardinières et des jardiniers, elles y trouvent toutes sortes d'astuces pour le potager, mais aussi pour transformer et conserver la nourriture qui en est issue. Les groupes Facebook permettent des échanges entre des personnes expérimentées et d'autres qui sont débutantes, ce qui en fait un outil de choix pour plusieurs des dernières. Certaines participantes étaient même assez actives sur quelques groupes, publiant des photos de leurs parcelles, questionnant ou répondant à certaines questions posées.

4.3 Le jardinage, à la croisée du travail et du loisir

Les représentations que l'on se fait du jardinage comportent des éléments qui renvoient au travail, mais aussi des éléments qui l'associent plutôt à un loisir. Ils pèsent différemment selon le type de jardin dont il est question.

4.3.1 Le jardin archétypal : jardiner, un travail exigeant mais satisfaisant

Quand on a un grand potager en pleine terre, le jardinage constitue, sous plus d'un aspect, un travail. Déjà, le fait qu'il soit considéré par ses protagonistes comme une activité productive indique la relation qu'ils et elles établissent entre les efforts qui lui sont consacrés et le succès de l'opération. De plus, une certaine pénibilité lui est associée, car, si la majorité des tâches sont appréciées, certaines sont plus mal-aimées et effectuées « parce qu'il le faut ». Cette dernière caractéristique s'illustre dans les parcours de plusieurs participants et participantes. Par exemple, lors d'une séance de jardinage, Denise racontait que lorsque ses enfants étaient jeunes, sa fille n'aimait pas du tout sarcler et qu'il lui arrivait souvent de troquer cette tâche contre la préparation du souper, ce qui suggère que le jardinage était conçu comme l'une des tâches domestiques à accomplir au quotidien. Marianne me racontait pour sa part que sa mère vient d'un milieu où l'on comptait sur l'autoproduction pour subvenir à ses besoins, faisant du jardinage une obligation de laquelle elle fut heureuse de se libérer lorsque sa situation économique le lui a permis. Dans ces histoires, le jardinage apparaît comme un travail du fait que les tâches sont vues et vécues comme des contraintes. Il peut aussi, à l'inverse et de manière complémentaire, être vu comme tel à cause de la satisfaction qu'il procure, un résultat qui exige du temps et des efforts constants. En effet, le sentiment du travail accompli qui se manifeste lorsque l'entretien du jardin est bien effectué, de même que le sentiment de réussite qui accompagne l'atteinte de volumes de production à la hauteur de ses attentes, évoqués dans

le discours de plusieurs des personnes interrogées dans le cadre de cette étude, en témoignent.

Dans le jardin archétypal, on travaille seul(e) ou en famille. Les sessions de jardinage sont réalisées au quotidien, sur des périodes relativement courtes, ou en plus longs blocs de travail, selon l'emploi du temps des personnes impliquées. Comme les tâches sont nombreuses, les jardinières et jardiniers sont méthodiques dans leur travail. Ayant appris à jardiner par la pratique et bénéficiant d'un certain nombre d'années d'expérience, leurs gestes sont assurés, rapides et précis, sans être pressés. Lorsque plusieurs personnes jardinent en même temps, elles communiquent entre elles pour se séparer les tâches, faire part des observations réalisées et demander l'avis des autres.

Les membres des ménages qui possèdent un grand potager ne sont pas tous impliqués avec la même intensité ni de la même manière dans le jardin. Le plus souvent, comme on l'a mentionné précédemment, une seule personne est responsable d'évaluer les besoins des plants, au fil de la saison, et de prendre des décisions en conséquence. Cette personne s'occupe des soins quotidiens que requièrent les plants et est attentive au développement du potager. De manière générale, les autres personnes impliquées dans le potager apportent leur appui de manière intermittente, pour réaliser des tâches particulières comme planter, désherber, récolter, etc.

Certaines tâches sont considérées comme étant plus masculines et sont souvent effectuées par les hommes de la famille. Ce sont généralement celles qui demandent plus d'efforts physiques et sont plutôt ponctuelles, comme travailler la terre en début et en fin de saison, poser les treillis et les plus gros supports pour les plants et bêcher la terre pour récolter certains légumes racines comme les pommes de terre. D'autres travaux, qui exigent généralement plus de minutie et des répétitions régulières, comme le sarclage manuel des planches de culture et les récoltes de certaines variétés (pois, haricots et tomates) sont davantage le fait des femmes.

4.3.2 Jardiner à la pluriverselle : un loisir épanouissant

Ce type de jardinage représente, pour les personnes rencontrées, une activité dans laquelle on s'engage principalement pour le plaisir; elle n'est pas conçue comme une obligation, mais plutôt comme un loisir ou une manière de se réaliser. Ainsi, les jardinières et jardiniers adoptent dans ce cas des concepts de potagers et des méthodes qui leur conviennent et considèrent la plupart des moments passés à travailler dans le jardin comme du temps de qualité.

Lorsqu'elles décident de s'investir dans le jardinage, les personnes de ce groupe s'assurent de le faire d'une façon qui leur semble plaisante. Quelques-unes trouvent des astuces pour

ne pas avoir à faire les tâches qu'elles aiment moins, comme désherber, en jardinant en bacs ou en déposant des géotextiles sur la terre, par exemple. Certaines décident aussi d'aménager des bacs ou des parcelles surélevées afin de pouvoir adopter des positions confortables en jardinant. La taille du potager est aussi un élément pris en compte : alors que les passionnés du jardinage font parfois des aménagements impressionnants et coûteux en temps, d'autres, qui veulent dédier moins de temps à leurs cultures, n'aménagent qu'une petite parcelle. Pour la majorité des gens, le jardinage peut être un loisir s'il est pratiqué à raison d'un nombre limité d'heures par semaine ; passé cette limite, il devient une obligation puisqu'on n'a plus envie de s'y consacrer.

Qu'on jardine seul ou en famille, les moments passés à le faire sont considérés comme des moments de qualité. Sur un plan plus personnel, le jardinage est décrit comme une activité relaxante, de détente, qui apporte beaucoup de satisfactions. Des sentiments d'accomplissement de soi et de fierté sont liés au fait de compléter un cycle – planter, voir pousser et récolter – et de réaliser quelque chose de concret par nos propres moyens. En ce qui concerne le jardinage en famille, on considère qu'il s'agit de moments privilégiés passés avec les enfants ou en couple, des moments de partage et de transmission de savoirs, mais aussi d'une passion qui s'exprime.

L'ensemble des tâches à réaliser au jardin est souvent, dans ce cas, le lot des seules personnes qui en sont responsables. Lorsque d'autres y contribuent, c'est de façon plus ponctuelle (comme dans le cas du jardin archétypal). On n'implique pas les enfants en leur attribuant des tâches, mais plutôt en stimulant leur intérêt. Ainsi, on les invite à semer en début de saison, on fait ensuite le tour du jardin avec eux pour voir apparaître de nouvelles fleurs ou de nouveaux fruits, puis on les fait récolter eux-mêmes certains fruits et légumes. Les parents espèrent souvent transmettre leur passion pour les plantes et pour les aliments frais à leurs enfants, et considèrent que forcer ces derniers à accomplir des tâches dans le jardin ne serait pas un bon moyen d'y arriver. Ils préfèrent donc mettre en valeur le côté « merveilleux » du jardin et accepter avec plaisir l'aide des enfants lorsqu'elle leur est offerte, et ce, même de la part des très jeunes qui occasionnent souvent des dommages aux cultures.

Dans le cas des jardinières et jardiniers qui habitent avec leur partenaire, mais pour qui la responsabilité du jardin n'est pas partagée, il arrive quand même que cette personne apporte son aide. J'ai observé cette situation chez quatre ménages participants. Dans tous les cas, les femmes avaient la responsabilité du potager mais, à l'occasion, leur conjoint leur prêtait mainforte pour remplir des bacs de terre, poser des bordures, retourner la terre, étendre de la paille ou mettre les plants en terre. Ils ne participaient pas, cependant, aux tâches plus routinières. Il arrive aussi que des voisins ou des amis assistent les jardinières et les jardiniers, de manière ponctuelle, en arrosant le potager, en le surveillant en l'absence des premiers, pendant leurs vacances par exemple, ou en contribuant aux récoltes.

Lors des séances d'observations effectuées au cours de la saison 2018, l'ambiance était plutôt enjouée pendant le jardinage. Toutefois, alors que, dans une maisonnée comptant de jeunes enfants, on sentait l'importance de procéder rapidement puisqu'il fallait constamment intervenir auprès d'eux tout en effectuant les tâches du jour, les personnes jardinant seules procédaient à leur rythme, sans se presser, prenant le temps de bien accomplir chaque étape des travaux en cours. Pour les personnes jardinant en couple, le moment était parfois carrément festif : un verre de gin-tonic à la main après une journée au travail, elles réalisaient des petites tâches dans la bonne humeur tout en discutant et en plaisantant.

En somme, le jardin pluriversel est associé à une activité choisie, qui passionne et est vécue comme une manière agréable et utile de se réaliser.

CONCLUSION

Le point de départ de l'ethnographie présentée dans ce rapport était un questionnement sur les transformations des manières de jardiner et des significations associées à cette activité, au Québec, au cours des dernières décennies. Plus précisément, il s'agissait de vérifier, à partir de l'observation répétée d'un nombre restreint de potagers domestiques et d'entretiens menés auprès de leurs protagonistes, de vérifier si les plus jeunes jardinent différemment des personnes appartenant aux générations précédentes. On voulait aussi documenter en quoi cette pratique pouvait être différente selon le genre et le milieu de vie des personnes impliquées.

Nous avons découvert que peu importe l'âge et le genre des jardinières et des jardiniers, la manière d'aménager et d'entretenir un potager tient davantage à la conception que l'on en a et à l'espace disponible pour le réaliser qu'à l'appartenance à une génération ou à une autre. En outre, la catégorie socio-professionnelle dans laquelle se situent les jardinières et les jardiniers ne semble pas avoir un impact direct sur leurs représentations du jardin idéal, à la différence des situations dont rendent compte les ethnographies réalisées en France et présentées dans les premières pages de ce rapport. Ce qui est ressorti le plus clairement de notre propre ethnographie est la coexistence, dans le Québec contemporain, de deux idéaux types de jardins potagers, qui diffèrent dans leur morphologie, les fonctions premières qu'on leur donne, les manières de les entretenir et le sens qu'on leur accorde.

Ainsi, le jardin que nous avons nommé « archétypal » ressemble en plusieurs points aux grands potagers qui étaient entretenus par les femmes, surtout, dans le Québec rural de la première moitié du XXe siècle. Aménagé en pleine terre, ses dimensions sont relativement grandes. On y cultive légumes et fruits dans des rangs bien alignés. La fonction première de ce jardin est nourricière, et ses adeptes ne ménagent pas leurs efforts pour obtenir une grande quantité de nourriture à consommer sous forme fraiche, à partager avec famille et

amis et à conserver en vue de la saison froide. Y règne une esthétique basée sur l'ordre et la productivité; le jardinage y est d'ailleurs vu comme un travail, exigeant mais satisfaisant quand il a été bien mené et que ses fruits sont généreux. Les savoirs mobilisés dans ces jardins potagers sont issus des générations précédentes et les gestes posés ont tendance à reproduire leurs manières de faire.

Le jardin que nous qualifions de pluriversel est différent, particulièrement quant aux aspirations dont il semble être la matérialisation. En outre, il occupe des espaces qui se distinguent de ceux occupés par les grands potagers décrits précédemment. Parfois aménagé en pleine terre, il est aussi constitué dans bien des cas d'ensembles de plantes cultivées dans des contenants de formes, de dimensions et de matériaux variés, disposés dans des espaces restreints comme des cours arrière, des balcons et des escaliers d'édifices à logements multiples. Le jardin pluriversel a un ancrage idéologique très contemporain. Il semble matérialiser les préoccupations sociales et environnementales, voire politiques des personnes qui s'y investissent, peu importe la tranche d'âge à laquelle elles appartiennent. Le jardin pluriversel abrite des plantes potagères mais aussi des fleurs et des aromates. La diversité (des espèces et des variétés cultivées, mais aussi des textures et des couleurs) y prime sur la quantité. S'il constitue une source de nourriture fraiche, il est aussi le symbole de critiques adressées au système alimentaire conventionnel et à la société de consommation. L'expérimentation et la créativité y occupent une place importante. Des savoirs y sont mobilisés et acquis tout à la fois, savoirs issus de sources diversifiées. Perçu comme source d'aliments sains et lieu et activité de loisir, d'expression de soi et d'éducation citoyenne pour les plus jeunes, le jardin pluriversel est l'incarnation d'une agriculture urbaine d'autoproduction offrant une alternative partielle, mais mobilisatrice, à une dépendance complète au marché pour assurer l'approvisionnement alimentaire des ménages québécois. Les personnes qui s'y investissent cessent de n'être que des consommatrices et des consommateurs passifs. Elles deviennent aussi des actrices et des acteurs pouvant contribuer à penser et à aménager la ville selon leurs aspirations individuelles et collectives.

Dans tous les cas, peu importe le type de potager, nous avons vu que le cycle annuel du jardinage comporte une série d'activités qui lient plus ou moins fortement les jardinières et les jardiniers au marché. Développer des astuces pour s'en tirer à moindre coût, à l'aide d'intrants ou de matériaux existants ou pour éviter d'acquérir de nouveaux objets est une pratique courante, qui parle de l'éthique partagée par la plupart des personnes rencontrées pendant l'enquête.

En somme, notre ethnographie des potagers domestiques québécois révèle que les pratiques et les significations du jardinage ont connu des changements significatifs, au Québec, au cours des dernières décennies, non seulement avec la multiplication des jardins communautaires et collectifs sous toutes leurs formes, mais aussi au sein même des

potagers individuels et familiaux. Aujourd'hui, une certaine critique sociale et le désir de renouveler dès maintenant, ne serait-ce qu'à petite échelle, mais une échelle accessible, les rapports entre les humains et leur environnement, qu'il soit « naturel » ou aménagé, trouvent dans le jardinage d'autoproduction un terreau fertile.

Bibliographie

BHATTI, M., CHURCH, A., CLAREMONT, A. & P. STENNER, 2009, « 'I love being in the garden': enchanting encounters in everyday life », *Social and Cultural Geography,* 10, 1: 61-76.

BOULIANNE, M., 2014, « Le jardinage partagé en milieu urbain : nourrir le corps, l'esprit, les liens sociaux et les compétences alimentaires », *Nutrition, Science en évolution* (revue de l'Ordre professionnel des diététistes du Québec), 12,1 : 13-16.

BOULIANNE, M., OLIVIER-D'AVIGNON, G. et V. GALARNEAU, 2010, « Les retombées sociales du jardinage communautaire et collectif dans la conurbation de Québec », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement,* 10, 2, [En ligne], URL : http://vertigo.revues.org/9930.

BOULIANNE, M., OLIVIER-D'AVIGNON, G. et V. GALARNEAU, 2009, *Répertoire des jardins partagés des régions de Québec et Chaudière- Appalaches*. Université Laval, Cahier de recherche spécial du CRIDES, 72 p.

BOULIANNE, M., 2006, « The Movement for an Economy of Solidarity : Urban Agriculture and Local Exchange Trading Systems in Quebec », 261-279 in N. Dannhaeuser et C. Werner (dir.), *Markets and Market Liberalization : Ethnographic Reflections*. Série Research in Economic Anthropology, vol. 24, Oxford : Elsevier / JAI.

BOULIANNE, M., 2002, « La participation, dans quel sens? L'exemple des organisations communautaires et de l'agriculture urbaine dans les villes de Mexico et de Cuernavaca », *Anthropologica*, 44, 2 : 197-207.

BOULIANNE, M., 2001, « L'agriculture urbaine au sein des jardins collectifs québécois. Empowerment des femmes ou "domestication de l'espace public" ? », *Anthropologie et Sociétés*, 25, 1 : 63-80.

BOULIANNE, M., 1999, *Agriculture urbaine, rapports sociaux et citoyenneté : le cas du jardinage communautaire biologique au Québec et au Mexique*. Rapport de recherche. Cahiers du CRISES no.ES-9917, Collection Études de cas d'entreprises d'économie sociale, Université du Québec à Montréal. 87 p.

BOULIANNE, M., 1998, *Le potentiel des jardins communautaires pour le développement des collectivités locales : éléments pour l'analyse de l'intervention au Mexique et au Québec*, Cahiers de la Chaire de Recherche en Développement Communautaire, série Conférences no. 3, Université du Québec à Hull. 27 p.

BOURDIEU, P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.

BOUVIER-DACLON, N. et G. SÉNÉCAL, 2001, « Les jardins communautaires de Montréal : un espace social ambigu », *Loisir et société*, 24, 2 : 507-31.

COURVILLE, A., 2006, *L'empowerment dans les jardins collectifs de Québec*. Essai de maîtrise en santé communautaire, Québec, Université Laval.

DUBOST, F., 1984, *Côté jardins.* Scarabée et compagnie.

DUCHEMIN, E. et N. McCLINTOCK, 2020, *L'apport alimentaire de l'agriculture urbaine sociale aux villes, en temps de crise : le cas de Montréal*, Carnet de Recherche AULAB, AgriUrbain : [En ligne], URL : https://agriurbain.hypotheses.org/4739

DUCHEMIN, E., WEGMULLER, F. et A.-M. LEGAULT, 2010, « Agriculture urbaine : un outil multidimensionnel pour le développement des quartiers », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, 10, 2,* [En ligne], URL : http://vertigo.revues.org/10436

EBERHARD, C., 2019, « Plurivers », *Anthropen.org*. Paris, Éditions des archives contemporaines, [En ligne], URL : https://www.anthropen.org/voir/Plurivers

ESCOBAR, A., 2018, *Sentir-penser avec la terre : l'écologie au-delà de l'occident.* Paris, Seuil.

GUYON, F., 2008, « Les jardins familiaux aujourd'hui : des espaces socialement modulés » *Espaces et sociétés*, 134, 3 : 131-147.

LABORATOIRE AGRICULTURE URBAINE (AULAB), 2020, « L'agriculture urbaine comme infrastructure verte de résilience », [En ligne], URL : http://www.au-lab.ca/recherche/au-infrastructure-verte-resilience

LARDER, N., LYONS, K. et G. WOOLCOCK, 2014, « Enacting food sovereignty: values and meanings in the act of domestic food production in urban Australia », *Local Environment,* 19, 1-2 : 56-76.

MAGRI, S., 2008, « Florence Weber, L'honneur des jardiniers. Les Potagers dans la France du XXe siècle », *Lire les sciences sociales*, Volume 5/2004-2008. [En ligne], URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/8205

PAQUETTE, J., 2002, *Vie urbaine et expérience spatiale : regard phénoménologique sur les jardins communautaires montréalais*. Mémoire de maîtrise en anthropologie, Montréal, Université de Montréal.

PARADIS, M., 1986, *Les incidences du jardin-potager dans la vie domestique*. Thèse de maitrise, Faculté des lettres, Université Laval.

PAYANT-HÉBERT, R., 2013, *La contribution des jardins collectifs urbains contre l'insécurité alimentaire*. Mémoire de maîtrise en études urbaines, Montréal, INRS. [En ligne], URL : http://espace.inrs.ca/2450/1/Payant-Hebert_Renaud_MA_2013.pdf

REYBURN, S., 2002, « Le cadre de vie et les jardins potagers communautaires à Montréal », VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, 3, 2, [En ligne], URL : http://journals.openedition.org/vertigo/3794

REYNAUD, C., 2018, *Portrait de l'agriculture urbaine à Terrebonne : étude sur les jardins potagers individuels et l'implication des acteurs*. Travail de fin d'étude pour le diplôme d'ingénieur de l'École Nationale des Travaux Publics de l'État. Lyon et Montréal, Université de Lyon/AULab.

VAN HEEZIK, Y., PORTER, S. & K. DICKINSON, 2012, « "My garden is an expression of me": Exploring householders' relationships with their gardens », *Journal of Environmental Psychology*, 32, 2 :135-143.

WEBER, F., 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du 20e siècle*. Paris, Belin.

WEGMULLER, F. et E. DUCHEMIN, 2010, « Multifonctionnalité de l'agriculture urbaine à Montréal : étude des discours au sein du programme des jardins communautaires », VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement, 10, 2, [En ligne], URL : http://vertigo.revues.org.